

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 ce. s la copie

16^{ME} ANNÉE, No 823.—SAMEDI, 10 FEVRIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HON. G.-T. FULFORD, nommé sénateur



MONSIEUR LE MAIRE R. PREFONTAINE ET MADAME

Clichés Japrés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 10 FEVRIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique Parisienne, par Rodolphe Brunet.
—A Bâtons Rompus, par Gaston P. Labat.—Nos gravures.—Poésie : Le rêve, par Albert Lozeau.—Les prisonniers du gouffre, par Jules F...—L'Année sainte, par Ulla.—En Malaisie, par J. Claine.—Poésie : Chanson d'amour, par Never Forget.—La jeune fille boer, par Thérèse Mandel.—La petite amie qui n'est plus, par H. L...—Les animaux sauvages, par Louis Jacoliot.—Poésie : Crépuscule d'hiver, par M. Langlois.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Mondanités.—Monument National.—Primes du mois de janvier.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—Portraits : L'hon. G.-T. Fulford, sénateur ; M. le Maire R. Préfontain et Madame.—La guerre du Transvaal : Formation d'une colonne de cavaliers ; Dames du comité des ambulancières françaises à Johannesburg ; Sept portraits des membres du conseil exécutif des Boers.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 10 janvier 1900.

Lecteurs amis, après une assez longue absence de la maison du MONDE ILLUSTRÉ, je reviens vous saluer en vous souhaitant les choses les plus délicieuses pour l'an nouveau déjà ouvert à tous nos espoirs.

Le siècle qui s'en va, emporté dans le gouffre du temps, a laissé en nous bien des souvenirs tristes ou gais ; mais pourquoi ne souhai-terions-nous pas que les miettes qu'il a gardées de notre cœur soient remplacées par quelque chose de nouveau et de meilleur ?

L'expérience, qui suit le siècle révolu, nous fait un nouvel état d'âme. Et cette religion nouvelle nous aidera dans notre recherche d'un bonheur désiré, d'un palpable idéal,—que l'on croit toujours rencontrer dans le jardin des Chimères où nous passons encore les jours les plus heureux de notre vie.

1900 sera une grande année pour Paris, qui se pare splendidement pour la magnifique Exposition où tous les peuples viendront dans quelques mois.

Des bâtisses féeriques s'achèvent sur le terrain de l'Exposition ; et le grand "vernissage" est préparé avec une très grande activité.

Il nous est permis d'espérer que le Canada fera

bonne figure à cette réunion universelle. Déjà, M. J.-X. Perrault, notre commissaire, travaille avec toute l'énergie que nous lui connaissons. M. le Dr A.-T. Brisson est venu, lui aussi, jeter une première semence pour sa propagande patriotique.

De tous les côtés, on organise des excursions à prix réduits (dont nous reparlerons) pour les voyageurs de 1900.

Paris fait sa toilette avec des soins infinis, car Paris est la plus jolie coquette du monde ; elle veut être passionnément aimée de tous ceux qui la viendront voir durant l'Exposition. La presse parisienne affirme que la Ville-Lumière resplendira d'une admirable et nouvelle beauté.

Squares et jardins voient laver, bronzer ou dorer leurs statues. Des ornements sont posés partout. Et beaucoup de figures sont plus gaies à l'approche de 1900 : celles, entr'autres, de si nombreuses petites employées : couturières, modistes, habilleuses des élégantes Parisiennes, leurs sœurs, qui toutes espèrent n'avoir pas de "morte saison" durant cette grande année ; et elles sont gaies, à cette pensée, les jolies petites.

Tous les marchands, fabricants, commerçants escomptent d'avance les bénéfices qu'ils encaisseront, grâce à l'affluence des étrangers. Et avec cette idée fixe, tout le monde est heureux et prépare d'habiles combinaisons pour faire "casquer" le pauvre étranger d'une façon fantastique, avec des extra nouveau-nés.

M. Hector Fabre me disait, il y a quelques années, qu'il avait toujours remarqué que la vie à Paris augmentait sa cherté à chaque exposition. Et il paraît que cette augmentation n'est pas petite.

Au Canada, on a répandu, je ne sais pourquoi, la très fausse légende que le prix de la vie est moins élevé à Paris qu'à Montréal ! En voilà une bien bonne.

Quand nous disons à un nouvel arrivé que la vie ici coûte près de trois fois plus cher qu'à Montréal, il reste étonné et croit qu'on le veut blaguer. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir lui-même qu'il n'y avait rien d'exagéré dans nos paroles.

Nous reviendrons, d'ailleurs, sur le prix de la vie à Paris, dans une autre chronique.

* *

Parlons d'autre chose. De la guerre du Transvaal, par exemple ? La chose est délicate, puisque des gens de notre race, à ce que l'on dit, s'en sont allés combattre les Boers, au profit de la forte Angleterre.

Sans vouloir blesser les sentiments et les opinions de certaines personnes, il m'est bien permis de dire qu'à Paris, tous les Canadiens, je crois, sont en faveur des héroïques Boers. Nos compatriotes pensent, comme toute l'Europe, que cette guerre est injuste.

Les Boers paraissent être de bien braves gens qui défendent leurs droits, leur territoire et leur dignité nationale contre la cupidité anglaise.

Les nombreuses victoires des Boers nous rappellent le vers de La Fontaine : "La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure."

* *

Quand il y a longtemps qu'on est éloigné des gens et des choses du pays, il y a des dates où les souvenirs nous en rapprochent ; et, les quelques journaux qui nous apportent les pensées de la patrie sont alors les bienvenus.

Hier, j'étais dans cet état d'esprit, quand le MONDE ILLUSTRÉ m'est arrivé comme un joyeux Saint-Nicolas, avec, en première page, l'arbre de Noël des portraits de ses collaboratrices aux jolis yeux.

Ces dames me sont toutes de belles inconnues. Mais, n'est-ce pas Mlle Gilberte, qui, dans un article, l'an dernier, me demandait si j'étais en train d'écrire des pages sur les mignonnes petites Parisiennes ?

Quand on est la jolie Gilberte, dont le portrait trahit la distinction, l'attrayante figure et les yeux intelligents, on peut regarder en face ses sœurs, les Parisiennes. La grâce n'habite pas qu'à Paris.

Je m'arrête. On me pourrait prendre pour un flatteur !

Revenons à hier soir. En feuilletant notre MONDE ILLUSTRÉ, je cherchai les articles sur l'an nouveau. Après en avoir lu plusieurs signés Firmin Picard, Léon Ledieu, Aimée Patrie, Hermance, Laurette de Valmont et d'autres, j'en viens à celui intitulé : "1900" où Mlle Gilberte demande sagement : "En somme, qu'est ce que le bonheur si ce n'est l'accomplissement du devoir journalier, la paix de l'âme et pour dorer le tout, un rayon d'amour pur, surtout d'amitié vraie venant illuminer notre cœur en lui faisant voir un coin du ciel ?"

Puis où elle dit : "...Il ne faut pas demander à la vie que sourires et caresses. On l'a dit : " Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas." Il lui faut des luttes, des orages alternant avec les chauds rayons du soleil..."

Savez-vous, Mademoiselle, que la vie nous pousse quelquefois dans "des luttes et des orages" dont la durée excédant par trop celle "des sourires et des caresses," nous fait penser que notre cœur n'a point toujours besoin de cela pour mûrir ?

Par quelle blessure donc votre jeune cœur a-t-il pu être atteint pour parler avec des accents qui semblent inspirés par une expérience de rêves envolés on d'in-time et profonde souffrance ? Et, êtes-vous bien sûre qu'elle soit à la portée de tous cette "amitié vraie venant illuminer notre cœur en lui faisant voir un coin du ciel," que vous chantez avec tant de poésie ?

Mille fois, on croit pouvoir apprivoiser ou arrêter un des chimères qui nous passent devant les yeux, mais plus on s'approche d'elles, plus elles galopent vite et semblent narguer notre impuissance.

Nos rêves ressemblent aux brillantes étoiles du ciel lointain, nous pouvons les regarder à grande distance, sans les pouvoir jamais atteindre, fussions-nous des Titans, comme ceux de la légende.

Etes-vous bien certaine, Mlle Gilberte, que la simple amitié soit suffisante aux ambitions du cœur, et qu'elle lui soit lumineuse au point que vous dites ? Allez-vous me répondre en me répétant ces lignes de votre article : "...quel que soit le bonheur que nous goûtions aujourd'hui, nous ne rêvons pas moins à ce que demain nous apportera de plus heureux encore."

Oui, cela est un peu et beaucoup vrai ; mais tout dépend de ce qu'aujourd'hui nous donne et des souvenirs qu'hier nous a laissés.

Cependant, il y a, de par le monde, beaucoup de vivantes énigmes et un grand nombre d'exceptions.

Si les pages écrites peuvent, en levant le coin d'un voile, montrer la beauté d'une âme, n'est-il pas permis de la saluer en passant ?

C'est pourquoi un sceptique, plein de défauts, a écrit ces lignes, un peu paradoxales, dédiées à une brillante Madone qui parle et qui chante.

Rodolphe Brunet

A BATONS ROMPUS

Après ce temps mélangé de pluie, de froid et de neige, temps variable et dangereux comme une coquette sur le retour, ou comme la politique de ce bas monde, la grippe, la dangereuse et folle grippe, la traître-grippe, mortelle et assassine, a fait sa sombre et ténébreuse réapparition.

En effet, c'est bien à quel point on doit bien des morts subites et inattendues, morts provenant du cœur chez des gens de cœur qu'on regrette, car, après les premières atteintes de grippe des années passées, attaquant tout d'abord le système nerveux, elle revient fatalement visiter ceux qu'elle connaît déjà, et alors c'est le cœur ou le cerveau qui sont envahis... et le vase se brise !...

Ah ! méfions-nous de la grippe, non-seulement de celle qui tue, mais tout autant de celle qui fait dire :

beaucoup de gens d'affaires, politiques ou autres, en parlant de quelqu'un : " Je l'ai pris en grippe..." Cette expression est la haine de la haine !... Méfions-nous surtout de cette dernière grippe, car elle est toujours à l'état permanent.

* * *

" Si je commence ainsi, c'est que j'ai entendu, l'autre soir, un sermon par le R. P. Knapp, sur l'amour et contre la haine ! C'était à l'église Saint-Pierre, à l'occasion du cinquantième de la fondation de la Société Saint-Vincent de Paul.

Saint Vincent de Paul ! En voilà encore un de ces grands Français qui avait si peu de haine et de grippe contre qui que ce soit, qu'il n'en aurait même pas eu contre la grippe actuelle. Il l'aurait bénie pour lui comme venant du ciel, espérant par là diminuer les souffrances de ceux qui en auraient été atteints.

Et il en était bien capable, lui, ce grand apôtre de la charité, lui qui ajoutait aux chaînes du sacrifice qu'il a portées toute sa vie, le boulet des forçats.

* * *

Le R. P. a fait voir les beautés de l'amour dans cette parole du Maître : " Aimez-vous les uns les autres," et c'est par ce que c'est la devise de la Société Saint-Vincent de Paul qu'elle est si féconde en bonnes œuvres. Quant à la haine, il en a fait voir toutes les horreurs et, dans un mouvement d'éloquence que j'appellerai saintement tragique, il a fait frémir l'auditoire en rappelant les vers que Corneille met dans la bouche de Camille, vers qui sont l'expression la plus terrifiante de la haine :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puisse tous ses voisins enseigner les conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers.
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puisse-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre :
Voir le dernier Romain à son dernier soupir :
Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

Pour moi, j'ai cru entrevoir Lacordaire applaudissant du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris. En effet, soit au théâtre français, soit du haut de la chaire sacrée, je n'ai jamais vu un si beau mouvement ni entendu si belle éloquence. (*)

* * *

La cérémonie a été trop belle, imposante et saisissante pour que je reste en chemin.

Ajoutez à cela une décoration fort artistique de l'église, quelques paroles émues de Mgr Racicot, remplaçant Sa Grandeur l'archevêque, indisposé ; enfin, ajoutez en outre un orchestre et un chant dignes de la Madeleine, de Paris ; plus réception et présentation d'adresse à la sacristie, et vous diriez tous comme moi : " Honneur aux RR. PP. Oblats ! Honneur aux membres si dévoués de la Société Saint-Vincent de Paul ! Honneur aux paroissiens de Saint-Pierre qui font les choses de l'Eglise si royalement ! "

* * *

Comme c'est en entendant bien parler qu'on arrive à bien parler, soit du haut de la chaire, soit au beau et bon théâtre, ce qui précède m'engage à écrire ce qui suit pour ceux qui veulent apprendre à bien écrire.

Si je me permets de dire cela, c'est que dans certaines conférences ou dans certains ouvrages traitant de l'art d'apprendre à bien écrire ; et en dehors des règles qui sont indispensables, on oublie trop souvent de citer des noms d'auteurs dans les ouvrages desquels

(*) Quoique le R. P. Knapp n'ait pas donné la tirade en entier, j'ai cru devoir, dans l'intérêt du sujet, la donner moi-même.

j'en connais beaucoup — certains ont puisé un grand bagage littéraire... (c) (c) (c)

Pour le genre épistolaire, je signalerai : Les lettres de Mme de Sévigné, celles de Paul Louis Courier, et celles si gracieusement burinées d'Eugénie de Guérin ; pour le genre descriptif, *Le Télémaque*, de Fénelon, *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, *La Case de l'Oncle Tom*, de Mme Beecher ; aux amoureux de la Lune, *Les Nuits d'Young*. Si je m'arrête à ces deux genres, c'est qu'ils contiennent suffisamment et grandement tout ce qu'il faut pour entreprendre un petit commerce littéraire fort agréable. Ceci dit sans prétention, en tout bien et tout honneur.

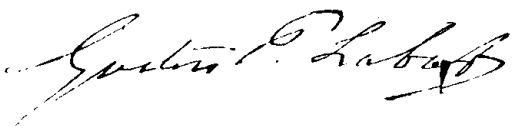
* * *

Avant de finir, je voudrais parler des *anglicismes* et des *on dit* ou *on ne dit pas*, et des *corrigeons-nous*, sujet qui, depuis quelque temps, fournit matière à certains journaux. L'idée est aussi noble que pratique, mais je crois qu'elle serait bien plus fructueuse pour le lecteur si, pour corriger ceux qui en ont besoin — et quel est celui qui n'a pas besoin d'être corrigé ici-bas ? — les journalistes mettaient entre parenthèse le mot à corriger. Exemple : *Sideboard* (buffet), *side walk* (trottoir), *sky light* (lanterne).

De la sorte, le remède serait à la portée du mal à guérir. Toujours et encore sans prétention.

* * *

Entendu à la porte de l'église Saint-Pierre :
— Viens-tu au meeting (réunion).
— Non.
— T'as tort, p'tit Pierre va monter sur le *husting* (tribune).
— Non... non... j'y vas pas. Aller entendre des blagueurs après avoir entendu le Père Knapp, c'est comme si je mangeais de la viande un vendredi.



NOS GRAVURES

S. H. M. LE MAIRE R. PRÉFONTAINE

Nous sommes heureux de donner en ce numéro le portrait de M. R. Préfontaine et de sa noble épouse, l'ange de la Charité à Montréal.

Le résultat des élections municipales a été de rendre la Mairie à M. Préfontaine pour un second terme. Sans nous occuper de partis ou de question politique, nous dirons que nous sommes content de voir la presque totalité des habitants de Montréal conserver à leur tête cet homme de bien, dévoué à la classe des pauvres, des humbles. Avec le regretté M. de Montigny, nous dirons que nous ne parvenons pas à comprendre ni n'avons jamais compris qu'il dût y avoir un maire anglais ou irlandais devant forcément succéder à un maire français. Montréal est une ville française : qu'elle se gouverne donc pas ses nationaux. Il est très bien d'accorder à la minorité une représentation au Conseil municipal : cela suffit. Il ne s'agit ici ni de question de langue, ni de question de race, mais de simple bon sens.

Mme Préfontaine est la Présidente de l'Œuvre de la Crèche. Mais si vous saviez, comme moi, combien elle est bonne, charitable envers les pauvres ! Comme elle sait faire en sorte que M. Préfontaine soit aussi bon qu'elle !

Oh ! ces nombreux petits enfants pour lesquels je vous ai, à différentes reprises, implorés, Madame, Monsieur le Maire ; ces pères de famille pour lesquels, à ma prière, vous avez obtenu de si grandes faveurs, avec quelle ferveur, chaque jour, ils appellent sur vous, sur votre famille, sur vos affaires, les bénédictions de Dieu ! — Et, vous le savez, Dieu exauce toujours les prières des cœurs reconnaissants !

Si j'ai dévoilé quelque peu la noblesse de vos

cœurs, pardonnez-le-moi : je voulais expliquer ce que je me permettais de dire de vous.

Et combien ont ainsi éprouvé les effets de votre douce charité !...

FIRMIN PICARD.

L'AMBULANCE FRANÇAISE DE JOHANNESBURG

La colonie française établie au Transvaal y multiplie ses bons offices. Nous avons déjà signalé la création, due à son initiative, d'une police internationale des mines. Les dames françaises de Johannesburg, avec le concours financier du consulat, de la Société française de bienfaisance, de l'industrie et du commerce français au Transvaal, se sont préoccupées de faire à leur tour œuvre utile. Elles ont créé une ambulance que M. Colomiés, consul de France, a mise, le 23 novembre dernier, à la disposition du gouvernement transvaalien.

Aménagée dans l'école des Frères Maristes que dirigent des Français, cette ambulance comprend cinq grandes salles de dix lits chacune. Une salle est réservée aux officiers. Les Boers blessés y trouvent le confort le plus moderne et cette coquetterie d'installation dont les ambulancières françaises savent entourer ceux qui souffrent. L'électricité, le téléphone, de l'eau chaude dans toutes les pièces, tous les médicaments et ustensiles nécessaires : voilà pour l'utile. Des fleurs, des couvre-lits très blancs, des infirmières volontaires gracieuses et souriantes : voilà pour le plaisir des yeux.

Le comité des dames française de Johannesburg est présidé par Mme de Ferrières.

LE CONSEIL EXÉCUTIF BOER

Nous avons montré dans maintes gravures, depuis quelques semaines, les combattants Boers, frustes soldats à physionomies de paysans, que leur patriotisme, et une foi absolue en leur bon droit semblent avoir rendus invincibles. Ils sont le bras, voici la tête : ces six hommes, groupés autour du président Kruger, incarnent l'âme de la résistance ; c'est le Gouvernement transvaalien de la Défense nationale. Rien ne les distingue des fermiers qui composent les commandos. Ce ne sont eux-mêmes que des fermiers en effet, mais plus instruits, plus avisés, mieux au courant des nécessités politiques. Ils ont su prévoir et ils savent agir : bien des nations, réputées plus civilisées que la République Sud-Africaine, pourraient envier de tels chefs.

L'HON. GEO. T. FULFORD

M. George T. Fulford est un citoyen de Brockville, Ont. Il commença sa carrière dans les affaires, comme pharmacien. La fortune lui sourit et d'année en année, il agrandissait le cercle de ses opérations. Il est propriétaire d'un grand nombre de remèdes brevetés, dont les plus connus sont le Baume Nasal et les Pilules Roses du Dr Williams. M. Fulford est aujourd'hui archi-millionnaire. A la dernière élection partielle de Brockville, ses concitoyens lui offrirent la candidature, mais il était alors à Londres et ne crut pas devoir accepter.

M. Fulford a épousé une Américaine de la Californie. Il a eu de ce mariage deux filles qui suivent le cours Donalds, à l'Université McGill. Il passe la belle saison à sa résidence de Brockville, et la saison rigoureuse à Londres ou à Paris. M. Fulford est âgé d'environ quarante-neuf ans.

M. Fulford et son épouse doivent aller passer l'hiver en Angleterre. Ils demeureront quelque temps à Montréal avant leur départ.

M. Fulford a compris, mieux que tout autre, la puissance de la réclame. Aussi s'en est-il avantageusement servi, en même temps que de ses talents acquis, pour arriver à la fortune et aux honneurs.

Dès qu'une personne, fût-elle bien élevée, reçoit d'une autre une impolitesse, elle s'empresse de la lui rendre, comme pour lui prouver qu'elle est aussi impolie qu'elle.

LE REVE .

*Comme on est bien ce soir—un soir rempli d'ivresse—
Plongeant de longs regards dans l'azur étoilé !
Dans l'air semble passer un souffle de tendresse ;
Le souffle doux d'un cœur par un cœur consolé.*

*J'aime à sentir en moi ce vague qui nous presse
A rechercher toujours quelque rêve envolé :
Cette mélancolie empreinte d'allégresse,
Qui fait que l'âme chante et qu'un bel ange ailé*

*Sème sur mon chemin des illusions roses,
Et dit à mon oreille, oh ! de si tendres choses
Que la brise jalouse en emporte à foison !*

*Comme ils sont malheureux ceux qui n'ont pas de rêves,
De châteaux en Espagne élevés sur des grèves
D'où l'on n'aperçoit bien qu'un ciel sans horizon !*

ALBERT LOZEAU.

Montréal, janvier 1900.

LES PRISONNIERS DU GOUFFRE

Suite et fin

Une heure environ s'était écoulée depuis que le voyageur que nous allons abandonner pour un moment, avait quitté les ruines de son ancien château, quand l'enfant que nous avons laissé tout à l'heure au village de R... passa à son tour au même endroit.

Le vent transperçait ses légers vêtements et la neige l'aveuglait. Il avait froid, mais il poursuivait son chemin avec courage, voulant se rendre au village voisin, qu'il croyait rapproché.

Ses doigts avaient l'onglée et la longueur de la route l'affaiblissait, le pauvre petit. Il avait à peine fait quatre arpents de plus qu'il tombait au pied d'un chêne, dont, heureusement, l'énorme souche le protégeait contre le vent et la neige.

Longtemps, il resta là, évanoui. Enfin, il s'éveilla, se releva et courageusement, en dépit du froid, de la neige et du vent, pressant son chapelet entre ses doigts, il continua sa route. Et il marcha, il marcha longtemps...

Enfin, au moment où la fatigue et le froid allaient le faire s'évanouir de nouveau, il aperçut auprès d'un carrefour, dans la forêt, une misérable cabane vers laquelle il s'empressa de diriger ses pas.

* *

A la porte du réduit, le vengeur toujours immobile, attendait toujours.

Rien ne paraissait sur la route. Il regardait encore quand une heure sonna.

—On m'avait pourtant bien dit, murmura-t-il, qu'il ne tarderait pas à passer après minuit. Ne viendrait-il pas ? Ma vengeance m'échapperait-elle ?... attendons encore pourtant. Patience !

Il était encore là, observant toujours, quand l'horloge de la vieille église se fit entendre de nouveau.

—Deux heures ! L'on m'avait cependant bien assuré qu'il passerait ici avant une heure. Il est resté au village voisin, c'est certain et il ne viendra pas.

—Fatalité !... Il l'emporte encore sur moi !

—O désespoir ! ce misérable triomphera donc toujours !... Après avoir tout abandonné, tout renié pour exécuter cette vengeance, voici que mes efforts n'aboutissent à rien !...

—Depuis le temps où l'on m'a ravi mon fils, où j'ai vu s'abîmer mon château, jadis l'orgueil de cette campagne, depuis le jour où mon bonheur est à tout jamais disparu avec la vie de ma femme, je n'ai plus cru à rien—à rien, si ce n'est au mal !

—Puisque le bien ici-bas—car au temps de mon bonheur, j'étais bon, encore—puisque le bien toujours est vaincu, écrasé par le mal, non, il n'y a pas de justice !...

—Cet homme m'a ravi mon enfant, cet homme a incendié mon château, cet homme a tué mon épouse, martyr morte de peine, de douleur, et il vit encore au milieu du bonheur tandis que mon fils est aujourd'hui, ou mort comme sa mère, ou malheureux comme son père et que mon épouse dort l'éternel som-

meil, au cimetière !... Où donc est la justice, alors ?...

—Ah ! puisque la justice n'existe pas, puisque Dieu laisse le mal triomphant et le bien foulé au pied, eh bien ! moi, dont tous les jours, depuis sept années, se sont écoulés dans les larmes, loin de ma patrie, sans qu'il me fût permis d'aller pleurer sur le tombeau de mon épouse, pendant que mon ennemi vivait au sein des plaisirs et du bonheur, moi qui, depuis sept ans, ai passé mes nuits dans l'insomnie, songeant toujours à mes malheurs, oui ! moi, abandonné de Dieu, je me tourne vers Satan !...

—Prince des ténèbres, ange de la mort, ami de la vengeance, Satan, à mon secours !... Je me donne à toi, Satan ; à mon aide !...

* *

Soudain, le vent décupla sa force et soufflant avec une fureur effrayante, il déracina les chênes au milieu desquels se trouvait la cabane qui ne se ressentit cependant aucunement de sa violence. La lune, se débattant derrière un gros nuage noir, sembla vouloir se voiler la face pour ne point voir le sombre drame qui allait se dérouler. Il faisait sombre, maintenant, dans le pauvre réduit.

Tout à coup, les oiseaux de mort, les chouettes, les hiboux, retirés dans le creux des vieux arbres, en sortirent pour saluer de leurs cris funèbres leur roi, le prince des ténèbres à son passage et Satan se montra aux yeux de l'homme qui l'avait appelé.

—Tu m'as appelé ; je suis à toi. Tu veux te venger : eh bien ! moi aussi j'aime la vengeance et depuis que je suis assis sur le trône des enfers, c'est toujours en vue de la vengeance—oui, de ma vengeance contre le tyran qui m'a foudroyé—que j'agis ; c'est pourquoi je te donnerai les moyens de te venger, mais à une condition, cependant. Il est une montagne située non loin d'ici et que tu dois bien connaître ; on l'appelle, dans le pays, le Mont des ... Or, presque à son sommet se trouve un gouffre où est déjà tombé un chasseur. Certains paysans religieux, ayant souvent vu son ombre se promener en gémissant au-dessus du précipice, avaient décidé que la prochaine fois que cette ombre se ferait voir, ils mettraient une croix auprès du gouffre ; hier soir, l'ayant encore aperçue, ils se sont empressés d'aller à l'endroit où elle s'était montrée et y ont posé leur croix. Et ce soir, en revenant de ma tournée sur la terre, j'ai été obligé de dévier de ma route pour ne pas la rencontrer. Maintenant, il s'agit pour toi de m'aider, puisque tu veux que je t'aide. Jure-moi donc par ce que tu as de plus cher, jure-moi par le souvenir que tu dois à ton épouse, d'arracher cette croix, et dès demain s'accomplira ta vengeance.

—Soit, dit l'homme, je le jure !...

—Demain donc, reprit Satan, à minuit, sois à la demeure de ton ennemi ; allumes-y le feu. Je ferai en sorte que chacun dorme, dans la maison et chez les voisins ; personne ne s'éveillera, si ce n'est celui que tu attends ici, ce soir. Il vaudra fuir les flammes et comme il en sortira, frappe !... Après cela, songe à remplir ton serment, sinon malheur à toi ! Sache que...

Il n'en dit pas davantage : la porte de la cabane venait de s'ouvrir devant un enfant qui pressait sur son cœur le crucifix de son chapelet. Satan poussa un cri dont retentit toute la forêt et s'enfuit...

* *

Plein de la rage que le démon venait de lui souffler au cœur, l'homme s'élança sur l'enfant qui venait de pénétrer dans la cabane.

Il était effrayant dans sa colère : au milieu des ténèbres, agitant un poignard de son bras levé, devenu comme fou, ses yeux lançant des éclairs, son visage reflétant la fureur et la haine, il semblait un démon. Tout à coup, son bras s'abaissa et il frappa le malheureux et innocent enfant, sans même savoir sur qui se déchargeait sa colère.

Puis, sans faire plus attention à la pauvre victime qui s'abattit à ses pieds sans pousser un cri, sans laisser échapper un soupir, il alla de nouveau s'asseoir

sur le banc où nous l'avons vu tout à l'heure. Cette cabane aurait maintenant mérité d'être le lieu de rendez-vous des fées et des génies, car Satan venait de la visiter et son plancher venait d'être lavé du sang juste répandu par la main du crime... La neige ne tombait plus et le vent, soufflant toujours, avait balayé les nuages du ciel ; la lune, débarrassée du sombre nuage qui la recouvrait, jeta de nouveau sa lueur d'argent sur la terre endormie. Alors, l'homme se leva et se dirigea vers sa victime qui gisait près de la porte, afin de voir quel était celui qu'il avait frappé. Sans s'émouvoir, il releva tranquillement le pauvre petit corps et l'approcha de la seule fenêtre du réduit, par où entraient les rayons de la lune. Il le regarda un moment, mais soudain il recula avec effroi...

Pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres, de ses yeux pas une larme, mais comme une masse il s'abattit sur le plancher.

Pourquoi donc cet homme qui venait de frapper ce pauvre enfant sans aucun remords, allant ensuite s'asseoir sans plus s'en occuper, se trouvait-il ainsi changé tout à coup ?

Ah ! c'est que dans l'être qu'il venait de frapper, dont il venait de répandre le sang dans un mouvement de rage, de folie, c'est que dans cet être il avait reconnu son fils qui lui avait été ravi à l'âge de deux ans, son fils qu'il avait tant pleuré ; c'est que dans cette figure si pâle, il avait reconnu les mêmes traits, la même douceur, la même expression de bonté et de beauté qu'il venait de contempler tout à l'heure dans le portrait de son épouse.

Ne pouvant voir plus longtemps le spectacle cruel de son fils ensanglanté, il s'était évanoui de douleur et de désespoir...

* *

L'enfant, malgré tout le sang qu'il avait perdu, avait réussi, après bien des efforts, à se lever.

Il n'aperçut pas celui qui l'avait frappé et ne songea pas à fuir ; c'eût été, d'ailleurs, inutile, car il n'eût pas eu la force.

Quand l'homme revint de son évanouissement, une heure s'était écoulée. En ouvrant les yeux, ce fut sur l'enfant qui se tenait debout, adossé au mur, que tombèrent ses regards, un cri s'échappa de sa bouche :

—Il vit donc encore !

Il se leva d'un bond et se dirigea vers l'enfant. Celui-ci fut effrayé, croyant que l'homme voulait encore le frapper.

—Ne me frappez donc pas, supplia-t-il d'une voix faible, ne me frappez pas, je vous en prie !

Le malheureux père éclata en sanglots.

—Te frapper, mon fils, oh non !... non !... jamais !... J'ignorais qui tu étais... Ce n'est pas ma faute... vois-tu, ce n'est pas ma faute !...

L'enfant, étonné, ne comprenant rien à ce langage étrange pour lui, le regarda de ses beaux yeux bleus et limpides. Ce regard entra comme la pointe aiguë d'un stylet dans le cœur du pauvre père, pendant que l'enfant, manquant de forces, épuisé, s'affaissait de nouveau.

—Il va mourir, dit le père, c'est certain ; il va mourir et c'est moi qui l'ai frappé !...

—Puisque le seul être qui me restait va disparaître ; pourquoi vivrais-je encore, moi ?... Mais j'oubliais ; avant de mourir, il faut que je fasse expier ses forfaits au misérable qui a détruit mon bonheur !... Lui seul est la cause de la mort de mon enfant ; ah ! ce dernier crime retombera encore sur sa tête !...

Longtemps, il arpenta le pauvre réduit à pas agités, roulant dans sa tête d'atroces pensées de désespoir, de haine, de vengeance...

—Il va mourir, murmura-t-il tout à coup, qui sait s'il respire encore ?

Et revenant vers le pauvre enfant qui gisait toujours, immobile, il appuya son oreille à sa poitrine pour voir si le cœur battait encore.

—Il vit ; est-ce bien agir en père que de laisser mon fils ici ? Il doit mourir, je le sais, mais je ne dois pas l'abandonner ; je dois prolonger sa vie autant qu'il m'est possible. Je le porterai au village voisin et je dirai—ce qu'on ne trouvera pas étonnant, d'ailleurs—

puisqu'il errait ainsi en pleine nuit—que je l'ai trouvé dans cet état, sur la grand'route.

Il resta encore un moment à réfléchir, puis saisissant son enfant dans ses bras, il partit, dans une course rapide, à travers la forêt.

* *

Maintenant, un autre ordre d'idées occupait son esprit. Une voix—voix de la conscience méconnue, irritée—lui répétait à l'oreille : " Tu as tué ton fils ! Tu as tué ton fils ! " C'était le remords, l'effrayant remords qui l'épouvantait déjà. Et cette voix lui brisait l'âme et lui déchirait le cœur.

Après la mort d'Abel, Dieu ayant appelé Caïn pour lui demander compte du crime qu'il venait de commettre, celui-ci manifesta à Dieu la peur qu'il a que les autres hommes ne punissent son forfait en le faisant mourir comme il a fait mourir son frère ; il a donné la mort et il a peur de la recevoir. La peur, c'est là le sentiment de tout homicide après son crime.

Ce fut aussi là le sentiment qui envahit le père, meurtrier de son enfant : la crainte de la justice, la crainte d'être atteint par les hommes qui lui demanderaient compte du sang versé—crainte aussi vive qu'irréfléchie. Le moindre bruit l'effrayait et le faisait tressaillir.

A peine était-il rendu au carrefour situé près de la cabane, qu'entendant craquer une branche et croyant les hommes à sa poursuite, il abandonna son précieux fardeau et, effrayant, les cheveux hérissés, les dents lui claquant de frayeur, le corps secoué d'un frisson de terreur, tête nue, la voix du remords lui criant toujours son forfait, comme Caïn après la mort de son frère, sombre, sinistre, farouche, à travers la forêt, il s'enfuit...

Une heure après environ, au moment où le jour paraissait, on trouva le pauvre enfant à demi-gelé et n'ayant plus qu'un souffle de vie. Les paysans furent persuadés que c'étaient les fées de la cabane qui l'avaient mis dans un tel état et le lieu où fut trouvé le petit corps fut dès lors appelé dans le pays le *Carrefour Sanglant*.

III.—LA CROIX DU GOUFFRE

Décrire l'émoi qui régnait dans le village de R... le lendemain matin, l'étonnement, la surprise et la peine des bons villageois lorsqu'ils trouvèrent à la place d'une des plus belles maisons du lieu, des cendres et des débris, au milieu desquels gisaient quatre corps à demi calcinés, serait impossible.

L'un de ces corps fut reconnu pour celui du maître de la maison ; il avait un poignard dans le cœur. Ainsi, l'auteur de ce crime devait être en même temps celui de l'incendie. Mais on eut beau faire les plus actives recherches, ce fut en vain.

La prévision du dénon se trouvait justifiée, la vengeance de l'homme accomplie. Or, comme ce dernier venait de frapper son ennemi du coup si longtemps médité, au moment où les flammes, activées par un vent furieux, s'agitaient comme de longs serpents, l'homme entendit une voix lui crier dans les crépitations de la flamme et dans les hurlements du vent :

—Songe à ton serment ! Songe à ton serment !...

Et une autre voix lui souffla à l'oreille :

—Je vais te conduire jusqu'au pied de la montagne où se trouve la croix que tu dois abattre. Marche !...

Et il partit et marcha tout droit devant lui, à travers les champs tout blancs ; la neige lui fouettait la face, l'aveuglant ; n'importe, il marchait toujours. Il était affaibli : depuis longtemps il n'avait pris aucune nourriture ; depuis plus longtemps encore, il n'avait goûté aucun sommeil. Plusieurs fois, il tomba de faiblesse, mais la voix lui répétait toujours : " Marche ! Marche !..." et il poursuivait sa route. Il traversa ainsi les champs qui s'étendaient jusqu'à la forêt voisine, où il s'engagea ; quand il en sortit, il se trouva dans une grande plaine et s'arrêta, épuisé.

Près de là, heureusement, se trouvait une cabane

semblable à celle où nous l'avons déjà vu. Il y entra et se reposa. Il pouvait y avoir une heure qu'il était là, lorsqu'il entendit la voix mystérieuse lui dire :

—Lève-toi et poursuis ta route !

Il continua son chemin et marcha, marcha longtemps...

Enfin, il arriva au pied de la montagne.

—Je t'abandonne ici, lui dit la voix, je ne puis aller plus loin à cause de la croix. Prends cette hache qui est devant toi : tu t'en serviras pour l'abattre. Maintenant, je te laisse.

* *

L'homme, ayant baissé les yeux, aperçut, à ses pieds, une hache. L'ayant ramassée, il se mit à gravir la montagne. Il faisait nuit quand il parvint au gouffre auprès duquel s'élevait la croix qu'il voulait abattre.

C'était une place vraiment effrayante, située presque au sommet de la montagne. Par les rochers entassés en ces lieux, par l'aspect effrayant de cet abîme dont l'œil n'osait sonder la profondeur vertigineuse, dont les parois étaient formées de roches saillantes, au fond duquel grondaient des cascades énormes qui se brisaient avec fracas et retombaient de rocher en rocher et par toutes les horreurs qu'elle semblait s'être plu à semer sur ses bords, la nature avait écrit là en caractères vivants ce vers que Dante lut sur la porte de l'enfer :

Vous qui passez ce seuil, laissez toute espérance !

La hache à la main, plein d'une fureur diabolique, l'homme s'élança sur la croix. Mais il manqua son but, le pied lui glissa et il fût infailliblement tombé dans le précipice, s'il ne se fût retenu à la croix—à la croix qu'il voulait abattre !...

Loin de désarmer à la vue du danger dont la croix venait de le sauver, il s'élança de nouveau pour la frapper avec une telle force que, manquant une seconde fois son but et le pied lui glissant encore, il tomba dans l'abîme en essayant, mais en vain, cette fois, de se retenir à la croix !

Ne nous acharnons jamais contre la croix ! C'est l'arbre de vie et de mort : à ceux qui l'aiment, la respectent, la vénèrent, elle donne la vie ; mais malheur à ses insulteurs, malheur à ceux qui la profanent, malheur à ceux qui veulent l'abattre car, à ceux-là, elle donne la mort !

* *

Or Satan, du seuil de sa demeure, jeta encore un coup d'œil au dehors, ce soir-là, disant :

—Ah ! maintenant que j'ai attiré cet homme, autrefois un de ses fidèles serviteurs, dans l'abîme de la montagne et dans l'abîme encore plus sombre de mon morne empire, le tyran la retirera-t-il enfin, sa flamme orgueilleuse, sa lueur provocatrice ?...

Satan leva les yeux, et là-haut, par delà les étoiles, il aperçut la lueur céleste qui brillait toujours d'un plus grand éclat dans un rayonnement plus grand.

Ce soir là s'était envolée au ciel l'âme du petit mendiant laissé par son père dans la forêt, et de ses beaux yeux d'azur le pauvre abandonné de la terre contemplait maintenant les splendeurs du paradis.

JULES F...

L'ANNÉE SAINTE

Puisse l'Année Sainte être le prélude d'une ère éminemment chrétienne, et puisse-t-elle ramener, parmi les hommes, les bienfaits de l'âge d'or !

Que les peuples, lassés enfin des luttes, du pillage et du sang, jettent un linceul sur les victoires du siècle passé. Que toutes les nations en se donnant la main, marchent à la faveur du flambeau de la civilisation, au triomphe de l'Eglise Catholique !

C'est la FOI qui ériga la grandeur des nations !

C'est elle encore qui affranchit un peuple à son déclin.

C'est elle qui est toujours la boussole du genre humain et la rédemption de l'humanité entière !

Que l'homme fatigué du poids écrasant de l'incrédulité, cherche en Dieu seul la joie du repos et du salut ! " Frappez et l'on vous ouvrira " a redit l'Evangile, qui est l'écho fidèle de la Parole du Père Céleste, ce bon Père généreux et doux qui tend toujours les bras à l'enfant égaré revenant au bercail, le cœur heureux et repentant.

Que la femme, comme l'ange d'amour et de mansuétude, sème abondamment le bon grain dans le jardin de la famille : ce petit monde, où, il y a une tête, un cœur et une âme, cette trinité du père, de la mère et de l'enfant, unis par les liens indissolubles d'une foi immortelle !

La foi : c'est encore la lumière qui guide l'esprit humain au travers des ténèbres de l'ignorance, plus redoutable que l'écueil de " Scylla " et le gouffre de " Charybde " réunis !

Sans la foi, la vie ne serait plus qu'un désert immonde dont les sables brûlants dessécheraient les torrents jusqu'à leur source, et feraient mourir la fleur féerie avant d'éclorre. La foi, c'est le calme des passions, c'est l'apaisement des tempêtes à travers les mondes !

C'est le doux bercement de la vague tumultueuse redevenue soumise au rythme cadencé des flots harmonieux se balançant mollement, comme un enfant qui dort tranquille dans son berceau sourit doucement aux rêves ailés tout semblables aux beaux anges des cieux, qui planent au-dessus de la terre.

L'âme, enfin régénérée au souffle pur de la " Divinité, " se délecte ineffablement dans les délices inouïes d'un bonheur épuré et durable.

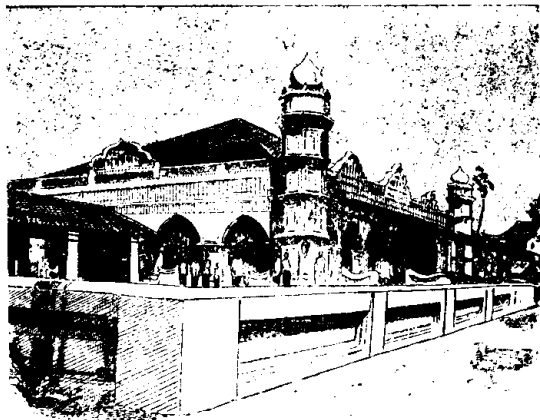
Alors, la charité, cette clef d'or, n'ouvrira pas seulement les trésors d'une année sainte ; mais encore les portes d'airain du Paradis éternel !!!

ULLA.

EN MALAISIE

LA GRANDE MOSQUÉE DE PINANG

Les mosquées des musulmans varient beaucoup de style architectural suivant les différentes contrées où leur culte a été introduit. Souvent les églises ou les temples existants furent transformés en mosquées ; telle Sainte-Sophie à Constantinople. Dans les Indes, les architectes ont imité les temples bouddhistes, en Turquie, le style byzantin domine. Il n'est donc pas étonnant qu'en Malaisie nous trouvions des mosquées affectant le type architectural du pays, comme le montre notre gravure exécutée d'après une photographie que nous avons prise de la grande mosquée de Pinang, dans l'île de ce nom. Les Anglais, qui occupent cette île, ont fait les frais de la construction de la grande mosquée, gagnant ainsi très adroitement la reconnaissance des nombreux dévots qui y vivent.



La grande mosquée de Pinang

Au milieu d'un quadrilatère dallé entouré d'un mur d'appui, s'élève le temple ouvert libéralement aux voyageurs sans asile. Ils viennent y prier et y dormir en paix, certains que personne ne viendra les importuner dans ce lieu inviolable qui est véritablement pour eux la maison d'égalité par excellence. Que n'en est-il de même de tout !

J. CLAINÉ

CHANSON D'AMOUR

A Mme N. F...

I

Quand le soleil va disparaître
Parmi des flots d'azur et d'or,
Je sens en moi qu'il doit renaître
En un majestueux décor.

Le soleil, vois-tu, c'est la vie,
C'est l'espoir, le salut, le port.
Qu'on l'enlève à l'âme ravie :
Que lui restera-t-il ? La mort !

II

Quand tu partis pour ce voyage
Qui devait durer si longtemps,
Mon cœur n'a pas perdu courage
Il me criait : Espère ! Attends !

Car ta présence a tant de charmes
Que ne plus te voir, c'est mourir !
" Ne plus te voir " — Ah ! que de larmes
Ces mots peuvent donc contenir !

III

Tu me revins dans le mystère :
Mon être à tressailli d'amour,
Sois bénie, ô vision chère,
Qui m'a fait heureux tout un jour !

NEVER FORGET.

Janvier 1900.

LA JEUNE FILLE BOER

Il paraît que la jeune fille idéale existe. Si invraisemblable que cela paraisse en cette fin de siècle de névrose et de féminisme, la jeune fille de santé robuste, simple de goût, droite d'esprit, respectueuse de ses parents, fidèle plus tard à son époux, n'est pas un mythe, mais une réalité ; — seulement, c'est dans l'Afrique du Sud qu'il faut aller la chercher. Le peuple Boer qui est si justement fier de ses vaillants fils peut aussi s'enorgueillir de ses filles, car ce sont elles qui, d'après les détails que nous en donne *Ladies Home Journal* sont, à l'heure qu'il est, le type le plus parfait de la vraie jeune fille.

La jeune Boer, au physique, est grande, bien proportionnée, musculeuse sans disgrâce, aux joues éclatantes de santé. Au moral, elle est sérieuse, docile, laborieuse, sans exigence aucune, se contentant de la vie que lui font ses parents. Elle n'a pourtant rien de gai ni d'amusant, cette vie sur les terres désertes et insipides des plaines africaines où nulle beauté de la nature ne ravit l'œil, ni ne parle à l'imagination. Mais la Boer aime son sol natal d'un amour farouche. Elle est une enfant de la solitude et n'aspire pas aux joies extérieures et lointaines qu'elle ne connaît pas. Ses compagnes les plus proches vivent à dix ou vingt lieues de distance, et elle est heureuse s'il lui est permis de les voir une fois par mois. Les Boers sont un peuple patriarcal et leurs filles dont les grand-mères, cependant, avaient connu tout le luxe et l'opulence que la Hollande, la France et l'Allemagne pouvaient offrir alors — car les Boers sont de noble descendance, — n'ont rien vu de plus intéressant et de plus grandiose que les simples et rares joies de la vie familiale, au sein des grandes plaines monotones.

Une moitié de l'existence de la jeune Boer se passe à suivre les troupeaux de son père. Au commencement de la saison de sécheresse, le fermier boer ferme la porte de sa maisonnette et devient nomade. Il place une partie de ses effets et de ses ustensiles de ménage dans de grands wagons qui rappellent les anciennes goélettes des prairies, et s'en va, avec sa femme et ses enfants, conduire ses bœufs et ses moutons vers des régions d'eau et de pâturage.

Quand arrive la saison pluvieuse et que les Boers nomades ont réintégré leurs pénates, la jeune fille change de condition et à se met l'étude. Si le père a bien vendu son bétail, il fait venir de la ville une gouvernante. Si ses moyens ne lui permettent pas cette

dépense, c'est la mère qui s'occupe de l'éducation de la jeune fille ; et si la famille est tellement pauvre qu'il lui soit difficile de se procurer des livres, la jeune Boer se contente de la Bible.

Cependant, si elle ne connaît pas les joies du bal, des parties de plaisirs, des visites, la jeune fille de l'Afrique du Sud a aussi ses distractions. Sa gouvernante ou une amie lui a appris à danser, et c'est un spectacle peu banal que de regarder valser ces danseuses qui n'ont jamais vu de toilette décolletée, ni de parquet ciré. La jeune fille Boer a toute une série de jeux auxquels elle s'amuse avec ses frères, et elle monte à cheval et conduit un attelage de bœufs tout comme eux. Mais ses distractions les plus appréciées sont ses visites à la ville. Une ou deux fois l'an, lorsqu'elle a atteint sa seizième année et que l'on commence à songer à la marier, le père attelle les bœufs pour conduire sa fille en ville. Elle y assistera au " *Nachtmaal* " ou communion, et c'est à ces réunions profondément religieuses qu'elle rencontrera le jeune homme qui plus tard l'épousera. Il la suivra à toutes les communions pendant quelques années, et lorsqu'il aura ainsi prouvé son attachement et sa fidélité, il sera admis à faire sa cour. Cette cour est bien originale : elle consiste à faire à sa fiancée des visites entre le crépuscule et l'aurore, et de veiller avec elle en causant, assis l'un en face de l'autre, jusqu'à ce que le jour naisse. S'il traverse cette épreuve victorieusement, sans se lasser, c'est que son amour est réel, et il sera agréé. Alors, viennent les préparatifs de la noce qui, chez les Boers, est un événement presque national et une cérémonie extrêmement pittoresque.

Les parents et les amis arrivent quelques jours avant la fête et animent de leur bruit la ferme d'ordinaire si paisible du Boer. Des douzaines de chariots attelés de bœufs campent dans les prairies avoisinantes ; des domestiques nègres vont et viennent activement. L'arrivée de chaque nouvel hôte est saluée par des coups de fusil ; dans le cottage et les alentours, ce n'est que danses, ripailles, courses de chevaux et concours de tir.

Après la cérémonie, quand tout le monde a embrassé les jeunes époux, les réjouissances reprennent de plus belle et continuent tout le jour et la nuit.

Le voyage de noce se fait au domaine du nouveau mari. C'est une tradition chez les parents du jeune homme de céder à leur fils à cette occasion, une partie de leur ferme, et c'est là que les jeunes époux viennent aussitôt s'installer. Quand le vieux Boer a marié tous ses fils, il ne lui reste plus un pouce de terrain ; mais ses enfants, à tour de rôle, prennent tendrement soin de lui. Car c'est un des traits caractéristiques de ce peuple que le respect filial. La légende des belles-mères ridicules ou méchantes n'existe pas chez eux. Pendant que le Zoulou voisin a de sa belle-mère une peur effroyable, et se détourne et se voile la face lorsqu'il l'aperçoit, le Boer et sa femme aiment leur belle-mère comme leur mère, et vivent en paix avec leur nombreuse parenté.

La jeune fille Boer des villes est très différente de la femme des plaines. Les filles des Boers du Transvaal sont élevées dans les séminaires de jeunes filles à Cape-Town ou à Grahamstown ; elles parlent plusieurs langues et cultivent la musique comme les Européennes. Aux vacances, elles vont au bord de la mer, à Durban, sur l'océan Indien, ou font un tour dans les capitales de l'Europe.

Mais qu'elles soient filles des plaines ou demoiselles des villes, elles se rencontrent dans l'adoration qu'elles ont vouée à la femme du président Krüger dont le portrait ne manque dans aucun intérieur. Madame la présidente est le type accompli de la femme boer de l'ancienne génération. Ses ancêtres étaient des Hollandais de race venus dans l'Afrique du Sud, il y a deux cents ans, pour échapper à des persécutions religieuses. Madame Krüger est la meilleure ménagère qui soit. Bien que plusieurs fois millionnaire, elle dirige en personne tous les détails de l'organisation de l'Exécutif Mansion, à Prétoria. En dépit d'une légion de domestiques, elle tient à préparer et à servir

elle-même les repas de son mari. C'est son exemple sans doute, qui donne tant de vertus aux femmes de son pays.

THÉRÈSE MANDEL.

LA PETITE AMIE QUI N'EST PLUS

Il n'est jamais trop tard pour parler des chers disparus, des êtres que la mort vient enlever à une famille, à un avenir souriant et plein de promesses.

De tous côtés ces semaines, on n'a entendu que des notes joyeuses : hélas ! des cœurs pleuraient pourtant dans le silence et l'ombre...

Avec les dernières heures de la dernière année, s'éteignait une toute charmante enfant, âgée de seize ans à peine, tenant à la vie par tout ce qu'on a d'illusions roses et de rêves dorés à cet âge.

Cadette d'une famille de six enfants, — et Benjamin vraiment, — Bernadette Renois joignait à un extérieur délicat et distingué de brillantes qualités, de grands talents.

Si jeune, elle comptait pour une des meilleures élèves du Conservatoire, dont l'éloge des directeurs et professeurs, MM. Hardy, Letondal et Labelle n'est plus à faire ; elle tenait encore la première place à l'Académie de Mme Marchand. Ceux qui connaissent cette excellente Maison d'éducation, comprendront de quelles vastes aptitudes devait être douée cette regrettée enfant.

Aussi, le deuil que sa mort a causé dans cette Institution ; les regrets qu'elle a fait naître chez Mme Marchand, ainsi que chez les maîtresses dont elle avait si facilement gagné l'affection ; la tristesse de ses compagnes à ne se rappeler son souvenir qu'avec des larmes, sont autant de sentiments qui font éloquentement son éloge.

La nouvelle de sa mort fut un coup de foudre.

D'un physique délicat, la santé n'avait cependant jamais manqué à cette gracieuse jeune fille ; — et en trois semaines, elle n'était plus !

Que de cœurs sympathiques sont venus pleurer sur la tombe de Bernadette ! que de marques sensibles d'attachement, de consolation a reçues la famille en cette pénible circonstance ! Que d'offrandes de prières, que de fleurs partout autour du cher petit cadavre !...

Le Conservatoire a présenté officiellement l'expression de ses sincères condoléances ; de l'Académie de Mme Marchand sont venus des témoignages d'affection, de regrets, de douleur, de toutes parts, on s'est uni au deuil du foyer déserté.

Depuis trois ans déjà, la mère était partie pour le haut ; puisse le père, — M. Ludger Renois, — les frères et les sœurs, se trouver courageux sous cette deuxième épreuve...

H. L.

LES ANIMAUX SAUVAGES

LE GORILLE

Peu de voyageurs, après du Chaillu, ont pu parler du gorille d'après leurs propres observations ; il faut, en effet, passer de longs mois à la côte d'Afrique, et dans les parties les plus malsaines, pour arriver à pouvoir étudier cet animal dans les vastes solitudes où il se cache. Six mois de séjour à Loango et Mayamba, sur la côte du Congo, à la suite de mon voyage au Niger, me permettront d'ajouter quelques traits personnels aux observations de mes devanciers.

Il n'est pas juste de dire que le gorille ne se construit pas de cabanes de feuillage, et qu'il vit d'une façon tout à fait nomade.

Le gorille adulte qui n'est pas encore accouplé, ou le vieux mâle qui n'a plus de compagne, mènent, il est vrai, une vie vagabonde, errant à l'aventure au gré de leurs désirs ou de leur faim, mais celui qui vit avec sa femelle se construit parfaitement un abri, où cette dernière repose avec son petit, pendant que le mâle, couché au sommet de l'appentis de feuillage, qui est presque toujours un arbre pour support, veille en grignotant quelques racines, quelque ananas sauvage, à

ce que rien ne vienne troubler la tranquillité des siens. Il est un fait d'une vérité absolue, c'est que le jeune gorille tette huit à neuf mois, et qu'il a besoin, pendant une année au moins, des soins tout spéciaux de sa mère ; il ne commence à bien marcher qu'à cet âge, n'est très agile qu'à trois ou quatre ans, et n'acquiert son entier développement que très tard, de dix à douze ans, d'après les récits de tous les nègres de l'intérieur, qui n'ont jamais varié sur ce point.

Le gorille vit par couple, et sa principale occupation est d'élever ses petits. Dès qu'un petit est sevré, marche, commence à manger, la femelle ne tarde pas à en mettre un autre au monde, et ce sont de nouveaux soins pour elle, et qui constituent au ménage une vie plutôt sédentaire qu'une existence vagabonde.

Parmi toutes les raisons qui me portent à croire que le gorille doit se construire des abris, il en est une qui pour moi les prime toutes : c'est que j'ai vu, dans les forêts de Malimba, un gorille que nous avions surpris à la chasse, s'élançant d'un toit de feuillage sur le sol, en poussant des cris perçants, faire sortir de son refuge sa femelle et son petit, et protéger leur retraite, en nous faisant tête avec des rugissements affreux. Dans cette situation, il se battait la poitrine avec une telle force, que nous l'entendions résonner comme si l'horrible bête eût frappé sur une caisse vide. La question des aliments est enfantine ; une lieue carrée de forêt équatoriale nourrirait plusieurs centaines de gorilles, car ils mangent toutes les graines, toutes les herbes d'une nature non vénéneuse, et font leurs délices du fruit et du feuillage de l'*ilœis guineensis* si commun dans ces contrées.

Les ananas et la canne à sucre sauvage, ainsi qu'une foule d'autres plantes et arbustes dont ils sont très friands, poussent avec une telle abondance partout, qu'en vérité le gorille n'a pas besoin d'être très nomade pour récolter sa nourriture.

Dans les lieux où il vit, le gorille est exposé à rencontrer, à chaque pas, le tigre, le léopard, la panthère, quelquefois le lion, quoique plus rarement ; sa terrible mâchoire, capable de broyer l'épaule d'un lion comme un simple morceau de biscuit, est, avec les griffes de ses mains et de ses pieds, son moyen de défense le plus énergique. Quant à ne pas se précipiter sur les noirs ou autres voyageurs, qui viennent inopinément à passer près de son repaire, c'est là une affirmation contraire non seulement à tout ce que les indigènes qui vivent sous la même latitude que lui m'ont raconté, mais encore à la simple logique.

La femelle du gorille n'a ni la force ni le courage du mâle ; des noirs en sont facilement venus à bout avec une lance, ou un simple couteau de chasse ; elle ne se défend que lorsqu'elle est prise, entourée, et, tout en mordant et cherchant à user de ses griffes, elle pousse des cris perçants. Si la quête de la nourriture n'a pas trop éloigné le mâle, de terribles rugissements

se font entendre, et le gorille se précipite comme un ouragan. Un coup de griffes d'ici, un coup de pied de là, chaque homme atteint tombe pour ne plus se relever.

Fort heureusement, le gorille meurt aussi facilement qu'un homme ; une seule balle en pleine poitrine, et il tombe la face contre terre en agitant ses grands bras écartés, et en poussant des cris mêlés de râles et de soupirs, qui produisent un singulier effet sur ceux qui les entendent. A cette suprême minute de la mort, la terrible bête rend des sons qui ont quelque chose d'humain.

Une scène charmante que je n'ai contemplée qu'une fois, est celle qu'offre le spectacle d'une mère, suivie de deux de ses petits, un déjà fort et vigoureux, l'autre commençant à marcher. Je ne sais pas de tableau plus aimable ni plus frais : le plus âgé appelle son jeune frère et l'engage à partager ses ébats ; le plus jeune veut essayer quelques gambades ; vains efforts, il tremblote sur ses petites jambes ; la mère l'encourage de la voix et du geste, le relève tendrement à chacune de ses chutes, et finit par le prendre dans ses bras, entre lesquels le petit se couche et s'endort.

A ce moment-là, il ne faudrait rien avoir au cœur pour presser la détente de son arme, et changer en un champ de carnage cette clairière émaillée de fleurs, dans laquelle s'ébattent les animaux les plus rapprochés de l'homme, dans la nature, par la forme physique.

D'après les indigènes, certains gorilles sont hantés par l'esprit de certains nègres morts. Il y en a qui, par ressouvenance de leur vie passée, s'ennuient de l'existence solitaire qu'ils mènent dans les bois, car ces gorilles N'chabouns, c'est-à-dire possédés, n'ont aucune fréquentation avec les autres ; ils viennent alors rôder la nuit autour des villages, et malheur aux négresses que le hasard leur fait rencontrer : ils s'élançant sur elles et les entraînent au plus épais de la forêt. Au dire des nègres dont l'imagination ne connaît point d'obstacle, les pauvres femmes sont obligées de servir d'esclaves à ces affreuses bêtes ; toute la journée, elles pilent le millet, égrènent le maïs et rapent la cassave, pour préparer les repas des N'chabouns, car ces messieurs préfèrent de beaucoup la nourriture dont ils faisaient usage avant leur transformation, aux herbes et aux fruits sauvages qu'ils rencontrent dans la forêt.

Toute prisonnière qui tente de s'évader est immédiatement mise en pièces ; c'est pour cela, affirment les conteurs indigènes avec une imperturbable assurance, qu'on n'en a jamais vu revenir une seule.

LOUIS JACOLLIOT.

J'ai toujours aimé des objections ingénieuses contre mes propres sentiments, et je ne les ai jamais examinées sans fruit. — LEIBNITZ.

CRÉPUSCULE D'HIVER

*Voici l'heure très pâle où le jour agonise ;
La dernière clarté tombe des cieux éteints
Et la brume jalouse a, sous sa robe grise,
Voilé le couchant d'or et les roses lointains.*

*Crépuscule d'hiver, à la troublante emprise,
Tu verses ton angoisse en mon cœur incertain ;
Aux tristesses du soir mon rêve s'harmonise.
Reverrai-je jamais les clartés du matin ?...*

*Plus épaisses encor sont les ombres moroses.
Avec l'adieu du jour pleure l'adieu des choses,
J'évoque malgré moi des moments solennels :*

*Crépuscule des yeux sous les funèbres voiles,
Lorsque viendra le soir des adieux éternels,
Lorsque viendra la nuit qui n'aura pas d'étoiles !*

M. LANGLOIS.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Nous sommes dans la saison des bals et des travestissements. Nous complétons les enseignements déjà donnés en nous occupant des menus détails de la toilette. Commençons par la coiffure. Elle se porte haute, très dégagée de la nuque et encadrant bien les tempes. Une mèche à la Napoléon ou quelques frisettes garnissent le front. Cependant les jeunes femmes, ayant la chance de posséder un joli front et des cheveux bien plantés, préfèrent la coiffure à racines droites dégageant le visage. On revient décidément aux ornements de coiffure pour les dîners, bals et soirées. L'aigrette de tulle est, à notre avis, un des plus jolis. Au pied de ces aigrettes, on met un bijou, une belle boucle ou des fleurs. C'est fort élégant.

A citer aussi, des envolées de petits nœuds de velours, serrés dans de petites boucles de diamant ou de simili-diamant. Souvent le velours, blanc, rose, bleu ou lilas, est bordé d'un minuscule effilé ou de bords de plume. On peut faire soi-même cet effilé en effilant de la soie sur une hauteur de 1 cent.

Puis, toujours pour le soir, il convient de signaler d'idéals boas de pétales de chrysantèmes du Japon.

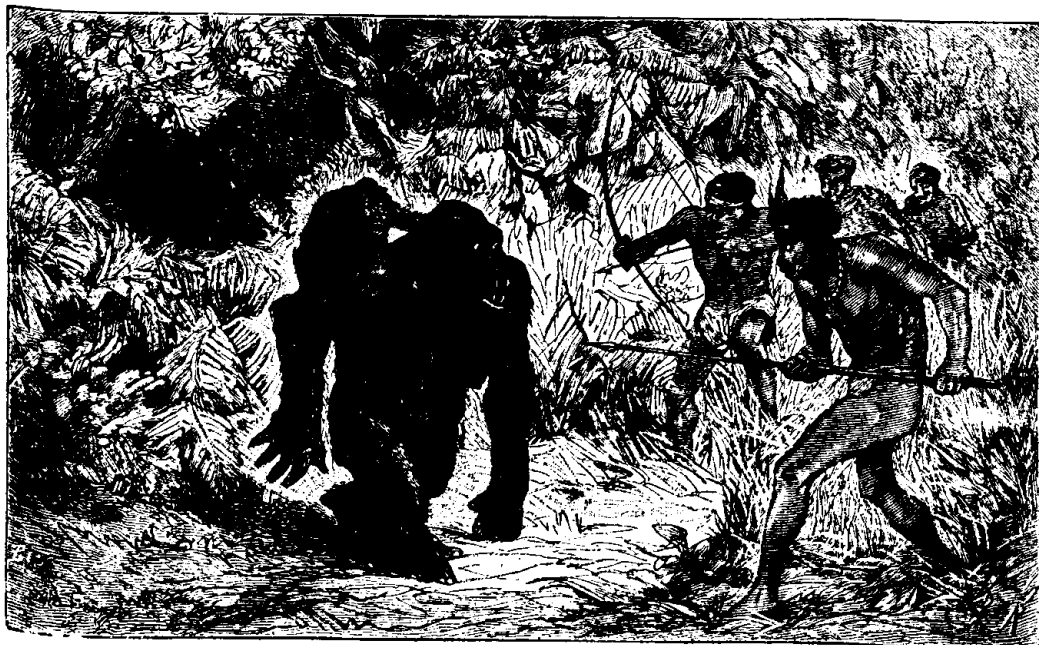
Pour les personnes craignant d'avoir froid, en robe ouverte ou décolleté, ces boas sont indispensables. Les pétales de chrysantèmes sont en soie brillante, rehaussés au bord de peintures à l'aquarelle, qui font un effet charmant sur les fines découpures des fleurs. Les pétales de marguerites, de pavots et de roses, sont aussi fort jolis.

On peut également porter ces boas sur des robes montantes. Ils se font même en noir pour les personnes en deuil. On ne fait pas que des boas de fleurs. On en fait aussi en plumes, mais assez peu, car le boa de fantaisie remplace le boa de plume. Il se compose de plissés de mousseline de soie bordés de cygne, de mousseline perforée sur transparent, de tulle noir, bordé de plissés, de tulle blanc ou de dentelle bordée de chenille.

Toujours comme fantaisie, signalons une quantité incroyable de nœud de cravates ; nœuds papillons, tout plissés, encadrant le menton, nœud de satin genre cravate d'homme et enfin la longue cravate en soie ou en mousseline de soie, à moins qu'on ne préfère un beau ruban frangé à nœud marin. Cela se dispute la vogue avec les écharpes de crêpe de Chine frangées, de nuances très claires et éclatantes qui se portent avec les boléros de fourrure, sans oublier les fichus Lamballe qui se portent énormément en ce moment, en blanc, en couleur et en noir. Je ne sais rien de plus élégant qu'un fichu de ce genre en mousseline de soie noire, avec dentelle fine ou plissés, accompagnant une toilette de deuil.

Les robes de chambre nouvelles se font volontiers sur le modèle des robes japonaises.

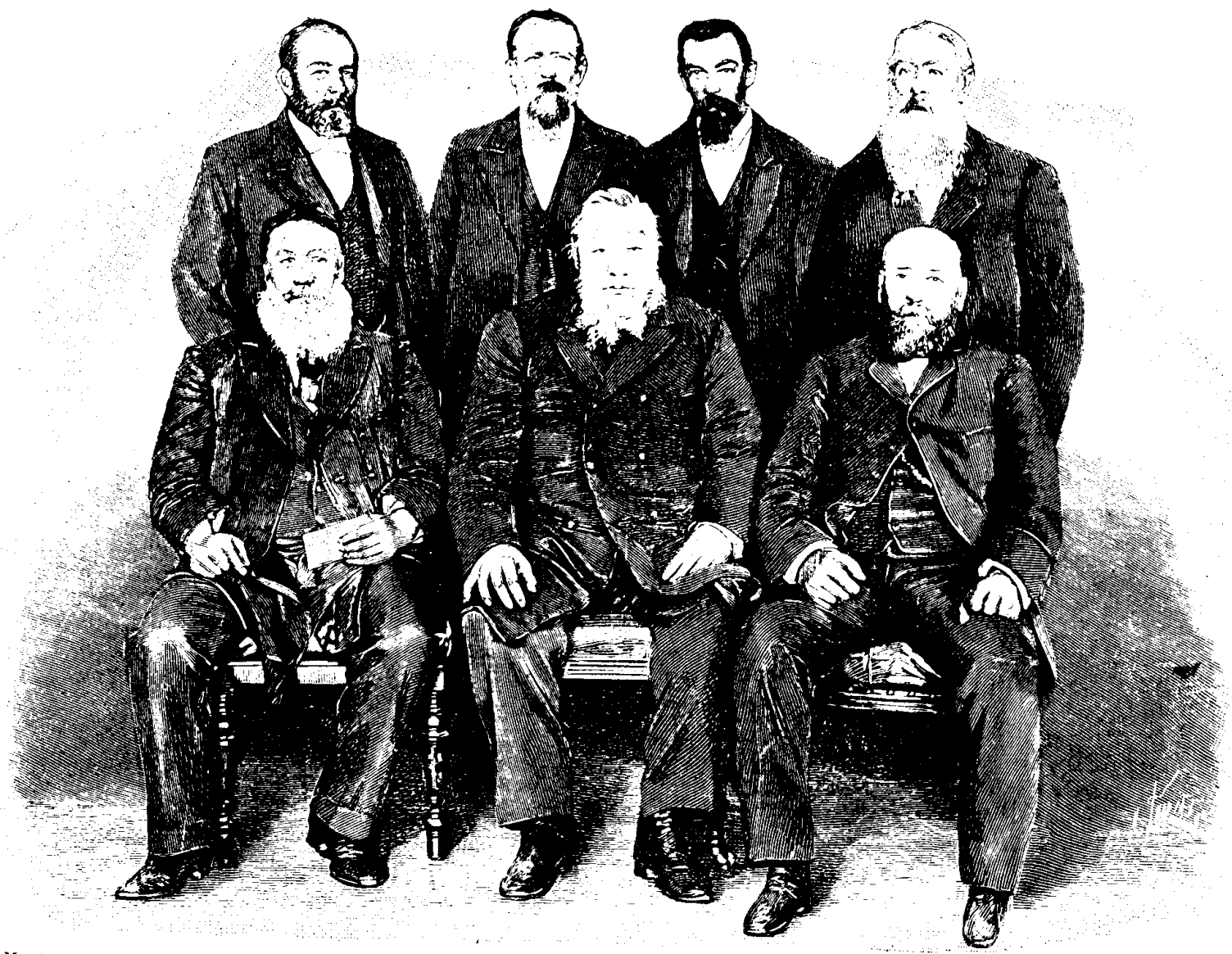
BLANCHE DE GÉRY



Les noirs en viennent facilement à bout avec une lance

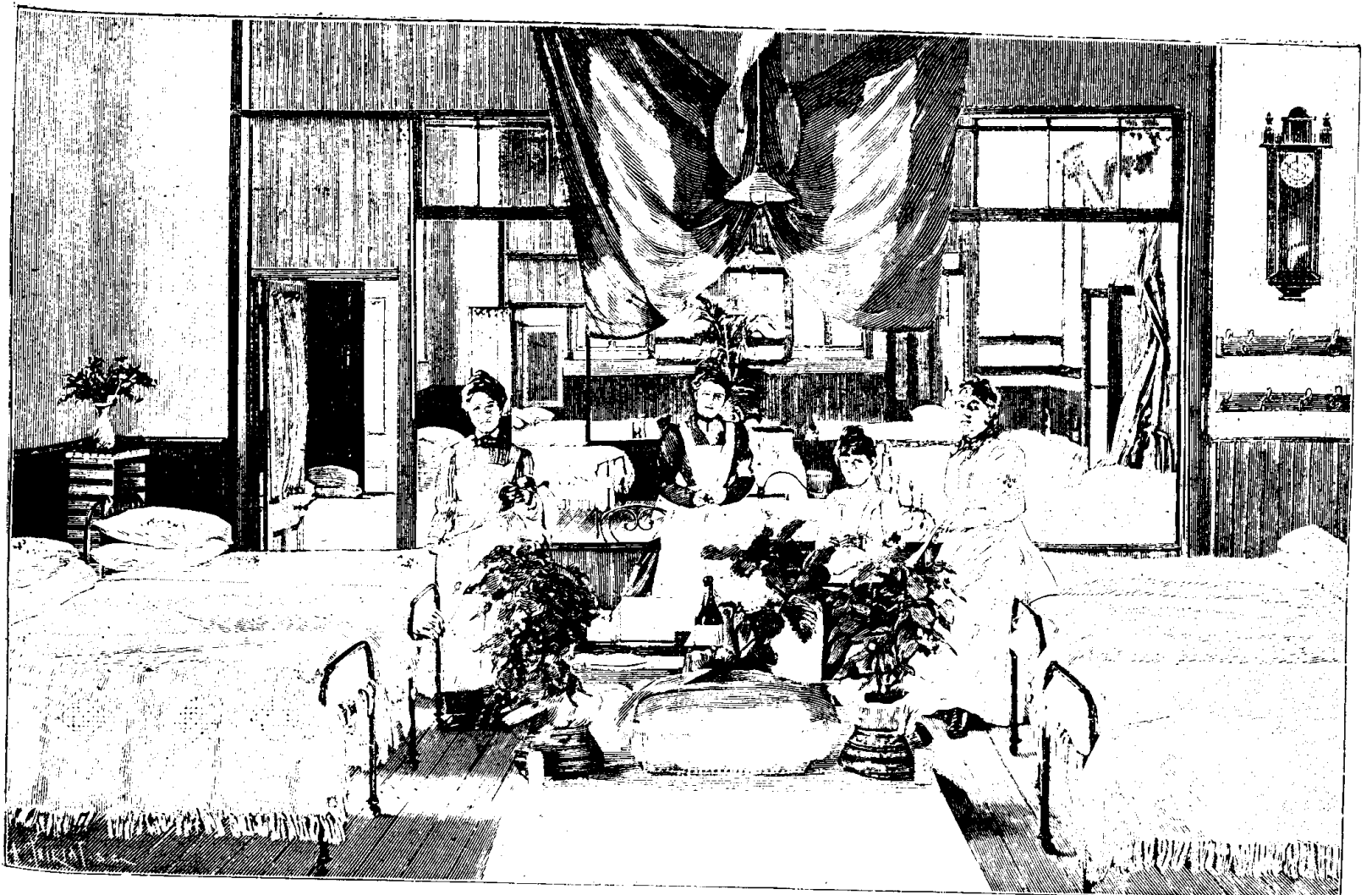


GUERRE DU TRANSVAAL. — Formation d'une colonne de cavaliers



1. Jacobus-Martinus Andreas Wolmarans, décédé. — 2. Francis-William Reitz, secrétaire d'Etat. — 3. Schalk-Willem Burger. — 4. Johannes-Hermanus-Michiel Kock, tue à Elandsbaagte. — 5. P.-J. Joubert, commandant général, vice-prés. de la République sud-afric. — 6. S.-J.-P. Kruger, prés. de la République sud-afric. — 7. P.-A. Cronjé, surintendant des indigènes.

GUERRE DU TRANSVAAL.—Le conseil exécutif



GUERRE DU TRANSVAAL.—Dames du comité des ambulancières françaises à Johannesburg

FLORENCE

Légende historique du Canada, par Rodolphe Girard

Illustrations de Geo. Delfosse

II

JEAN DRUSAC

Jean Drusac était originaire de Normandie.

Après le collège vint la cléricature, puis le notariat. Il se livra à cette étude avec ardeur. Cela dépendait plus de sa cupidité que de son amour du travail, du désir de s'instruire ou de la plus noble de toutes les ambitions : la gloire, cette ambition, partage des âmes magnanimes qui échangeaient toute leur fortune, qui donneraient leur vie même pour voir leurs noms inscrits dans le livre d'or de la postérité.

A trente ans, il songea à se marier.

Il fut guidé dans ce choix, comme dans le reste de ses actes même les plus décisifs, par l'argent. Son but était de parvenir aux richesses, coûte que coûte. Là tendaient tous les efforts et de son intelligence et de ses intrigues.

Entendre le son métallique des pièces d'or et d'argent vibrer harmonieusement à ses oreilles ! voir les billets verts s'aligner en piles devant lui ! plonger ses mains avides dans un monceau d'écus qui laissent un froid dans les mains mais un chaud au cœur ! Quel rêve !

Partant, tout moyen lui semblait bon. Il pensait, en se frottant les mains et en clignant de l'œil : « la fin justifie les moyens. »

Cet amour excessif de l'argent, il l'avait sucé avec le lait maternel. C'est ce qui le poussa à ce mariage réservé aux âmes basses : un mariage d'argent.

Quel est l'idéal du mariage ? Quel est le mariage que les âmes nobles, grandes, élevées, recherchent avec l'acharnement du mineur qui, dédaignant plusieurs pépites d'or de peu de valeur se rencontrant sur son passage, franchit, s'il le faut, les ravins les plus profonds et les plus terrifiants, descend les pics les plus abrupts pour aller recueillir dans le lit desséché d'un ruisseau le monceau d'or enfoui là depuis des siècles ?

Un homme qui a du cœur, un idéal, ne se marie pas pour de l'argent. Non ; s'il se marie, c'est qu'il sent que son âme a besoin de s'épancher dans une autre âme, dans une âme qui sache le comprendre. C'est qu'il veut mettre sa main dans une main qui sache presser la sienne dans le succès, et qui, dans les revers, sache y laisser tomber des larmes de femme. Larmes qui ont pour les blessures faites au cœur de l'homme le même effet que le baume versé sur une plaie béante. Car Dieu a donné l'éloquence et le courage à l'homme, la force au lion, des serres et un bec redoutables à l'aigle, l'agilité au coursier des lances sauvages. A la femme pour se défendre ou pour consoler, il a donné des larmes.

Mais comment un homme pourra-t-il s'épancher dans un cœur qui ne le comprend pas ? Comment lui parler de ses projets de gloire, d'actes de vertu, si la femme ne sait que lui répondre :

— Me conduiras-tu au théâtre ce soir, au bal ? — Quand m'achèteras-tu un chapeau neuf ? — Tu es trop honnête. Tu ne gagnes pas assez d'argent.

Que l'homme donc qui comprend ce que peut une femme dans sa destinée, recherche avant tout une femme de vertu et de dévouement. Une femme capable de sacrifier sa vie, s'il est nécessaire, pour ceux

à qui elle s'est donnée sans retour : à son époux, par le mariage, à ses enfants par la maternité. S'il s'y joint la beauté, la distinction de famille, les richesses le trésor a d'autant plus de valeur. C'est la perle précieuse renfermée dans un écrin de haut prix. L'écrin lui donne un nouvel éclat et montre, au premier coup d'œil, l'excellence du bijou qui y est renfermé.

L'on se plaît souvent à dire dans le malheur comme dans le bonheur, que la fortune est capricieuse. qu'elle se joue des hommes. Plus d'une fois, cela est vrai. Jean Drusac, qui n'avait ambitionné qu'une femme riche, trouva une femme belle. Et, qui plus est, une femme de dévouement.

Son père, en mourant, lui avait laissé une quinzaine de mille francs. Il s'était acquis une position honorable en ouvrant une étude de notaire. De là, point de difficulté à décider un certain docteur de province à lui jeter sa fille par la tête. Elle, malheureusement, se laissa éblouir par ce qui fascine, surtout de nos jours, tant de jeunes filles. C'est à dire, un homme de profession libérale.



A cinquante ans, le notaire était déjà un vieillard

Et avec un homme de profession libérale, ma foi, on court toujours une chance de jouer un rôle plus ou moins actif, plus ou moins brillant sur la scène mondaine.

Est-ce que le laboureur, qui vit obscur au fond de ses terres en servant bien son Dieu et son pays, n'est pas plus grand sous l'étoffe grossière que l'homme d'Etat décoré, titré, honoré, adulé, qui ne pense qu'à s'enrichir tout en paraissant servir son pays ?

Est-ce que le mineur qui aime bien son Dieu, sa patrie et sa famille, mais qui a le malheur d'avoir des souliers éculés et des pantalons troués et effrangés, n'est pas plus noble, avec son pic comme sceptre et les sueurs de son front comme diadème, que le roi caparoté, avare et amolli, aux pieds des courtisanes enrubannées de sa cour ?

Le petit ouvrier chétif, les mains et le visage noircis de sueur et de fumée, qui peine sur son établi ou dans l'atmosphère lourde et suffocante d'une manufacture, mais dont le cœur ne craint rien tant que de faillir à l'honneur du drapeau de son pays ou de son Dieu, n'est-il pas plus admirable que le capitaliste honteux et rapace qui, paresseusement étendu dans son fauteuil, lit la hausse ou la baisse de la Bourse ?

Allons donc !

Un jour, Me Drusac, torturé par le démon de la cupidité, plaça, malgré les sages avis de sa femme, la plus grande partie de sa petite fortune dans une spéculation. Son avoir, dit-il, serait quintuplé, centuplé. Mais voilà ! Un crach formidable, écrasant, survint comme un coup de foudre. En un instant, écus, billets, espérances, tout fut anéanti. Et le notaire aussi.

Tombant dans un abattement profond, il se livra à l'ivrognerie, et déserta son étude pour les tavernes.

Emma Berteau, femme de Jean Drusac, voyant son mari manquer de courage, en eut pour lui. Elle ne s'arrêta pas, comme tant d'autres femmes dans des situations malheureuses, à accabler son mari de reproches. Elle chercha de l'ouvrage.

Jusqu'à-là, elle avait vécu dans une richesse relative. La jeune femme n'avait jamais tiré l'aiguille que par manière de passe-temps et pour travailler à ces mille riens qui donnent un cachet d'élégance féminine à un foyer. Mais la misère venait de montrer un pan de son manteau à la fenêtre. Elle venait, de ses poings décharnés, de frapper à la porte.

La pauvre femme ! On la rencontrait par des temps d'orage, grelottant sous une mauvaise mante. Où allait-elle ?

Demander à quelque bourgeoise, autrefois de ses amies, de l'ouvrage pour se chauffer et se nourrir. La nuit la surprenait penchée sur son travail. Pâle, les yeux cernés de bistre, les doigts piqués, usés et bleuis par l'aiguille, elle luttait et priait.

Mais ce genre de vie était au-dessus de ses forces. Chaque heure de travail creusait sa tombe. Un beau matin, elle s'alita.

Sur le bord du tombeau, elle reçut de Dieu comme un soulagement, et une consolation de ses derniers moments, une héritière de ses vertus. C'était une fille.

Elle serra entre ses bras amaigris ce petit paquet de chair rose, qu'elle contemplait avec des yeux ravis et obscurcis par les larmes. Puis elle le présenta à son mari, avec un regard indicible qui implorait la pitié pour ce petit être.

Et elle mourut.

Son âme s'envola dans les régions éthérées du bonheur qui ne finit pas.

Cette mort si triste et si prompte avait dessillé les yeux de Jean Drusac. Il ne voulut plus rester dans un pays qui avait vu les débuts d'une carrière si mal commencée. Il rendit les devoirs suprêmes à sa malheureuse femme, convertit en argent son modeste mobilier, et ayant dit un dernier adieu au ciel qui l'avait vu naître, il s'embarqua avec son enfant pour le Canada.

Après une traversée orageuse, il débarqua à Montréal, en 1818.

L'amour que M. Drusac avait eu pour sa femme, car Jean Drusac aimait sa femme, ce qui l'étonnait fort, il le reporta sur son unique enfant. Enfant que sa femme lui avait laissée comme un souvenir et un pacte inoubliable de leur trop court hymen. S'il continua à adorer l'argent, ce ne fut plus pour lui-même. Ce fut pour sa fille.

Pour sa Florence, Jean Drusac eût vendu son âme. Aussi, quelle étonnante énergie ne déploya-t-il pas ! Bientôt, l'étude qu'il ouvrit sur la rue Notre-Dame devint une des études les plus achalandées de la ville.

S'il continua à demeurer modeste, avare pour lui-même, en revanche rien n'était assez beau, assez riche pour sa fille.

Au convent, elle devint la compagne intime des demoiselles des premières familles. Elle prit là, en même temps que l'instruction, les manières élégantes du grand monde.

Jean Drusac allait voir Mlle Florence chaque dimanche. Il la bourrait de mille friandises et de menus articles de toilette et de parure qui ravissaient toute jeune fille, quelque modeste qu'elle soit. La nature est là.

Juillet 1837. Florence vient de terminer brillamment ses études, au convent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. L'élite de Montréal l'a acclamée avec frénésie. Elle a remporté tous les pre-

miers prix. Ses compagnes lui ont décerné le prix de beauté. On l'aime bien, la belle Florence. Son cœur est un cœur d'or.

Le père est digne et froid. Un notaire ne doit-il pas toujours être calme aux yeux du monde ? Mais Florence, arrivée chez elle, ne s'est pas déchargée encore de sa fameuse moisson, que son père lui ouvre les bras. Il la presse avec délices sur sa poitrine, il baise son front virginal, il y laisse tomber les larmes de l'orgueil paternel, puis il la force doucement à s'asseoir sur ses genoux. Le notaire perd la tête. Il rit et pleure en même temps.

—Ma fille, demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorde, dût-il m'en coûter la vie !

La jeune fille se fait toute petite près de lui. Elle repose sa tête blonde sur son épaule comme au temps où il l'endormait sur ses genoux.

—Votre amour, mon père, je l'ai et je le garde. Voilà tout ce dont j'ai besoin. Vous êtes si bon pour moi !

—O ma Florence ! ce trésor ne peut demeurer enfoui plus longtemps. Il faut que l'on t'aime, que l'on t'admire, que l'on baise la trace de tes pas. Bientôt, je te lancerai dans le monde. Tu y brilleras comme une reine au milieu de sa cour, comme une rose au milieu des fleurs. Tu n'auras pas de rivales.

—Mais, mon père, je quitte à peine les bancs du couvent et...

—Suffit. Demain, je te conduirai chez ta modiste et chez le bijoutier. Je suis riche, ma fille, riche... riche !...

Et cependant, sa redingote luit comme un cuivre poli.

A cinquante ans, le notaire était déjà un vieillard tout cassé. Le chagrin qui l'avait rongé comme un chancre, et le travail d'esclave qu'il s'était imposé, l'avaient vieilli de dix ans et avaient couvert sa tête d'une neige gris sale. Ses joues creuses, son front haut, étaient labourés de rides profondes, comme un champ dans lequel la charrue au soc aigu et tranchant a passé et repassé. Son visage de parchemin, toujours rasé de frais, avait la couleur de quelque document timbré oublié au fond d'un casier. Ce qui frappait surtout, dans cet ensemble, ce n'était ni le gris mat de ses cheveux, ni la peau glabre, ni les rides prononcées, ni le nez en queue de casserole, ni la bouche osangue, à demi dégarnie de dents et fendue d'un coup de ciseau comme une simple ébauche, mais deux yeux, deux yeux petits, noirs, pétillants de convoitise, à fleur de tête, et toujours tenus en éveil par l'espoir de quelque nouvel appât.

Tel était le digne tabellion.

III

DOUBLE RECONNAISSANCE

Deux mois plus tard.

Aujourd'hui, on lancera Florence dans le monde. C'est comme le vaisseau que l'on pousse, tout pavaisé, sur un fleuve calme, et qui, tout démâté, va se briser sur un récif en pleine mer ! La comparaison est baroque, l'expression est juste.

Le soir, il y aurait bal.

En se réveillant le matin, Florence écarte les sombres draperies de sa croisée encadrée de chèvre-feuille. Le soleil fait irruption dans sa chambre. Ses rayons vivifiants donnent un germe de vie à tous les objets qu'il dore dans une auréole.

Florence est heureuse, très heureuse.

Sans pouvoir s'en rendre compte, elle sent le bonheur remplir son âme.

Elle accompagne, dans un mélodieux duo, un chantre du bon Dieu qui, à travers les branches au feuillage déjà pourpre d'un érable, vient lui souhaiter le bonjour.

Jetant les yeux sur une petite pendule Louis XV, elle s'écrie avec effroi :

—Dix heures ! mon Dieu, qu'il est tard.

Elle passe un peignoir de soie bleue, qui fait ressortir à merveille la neige de son teint et la richesse de sa gorge. Elle chausse des pieds de Trilby dans des

souliers de satin blanc. Puis, traversant les somptueux appartements comme une sylphe, elle arrive jusqu'au cabinet de travail de son père. Là, elle tend l'oreille, retient son souffle et frappe deux légers coups.

—Puis-je entrer ?

—Entre, entre, ma chère Florence.

—Bonjour ! père.

Elle s'agenouille près de lui et effleure son front ridé d'un chaud baiser.

—As-tu bien dormi ? Tu travailles trop, tu te fais mourir. Laisse donc là toutes ces paperasses, ne sommes-nous pas assez riches ?

—Non, ma fille. La dot d'une héritière royale ne serait pas trop pour toi. Puisque tu es la plus belle et la meilleure des filles, je te veux la plus riche. Mais qu'as-tu, mon enfant, tu me sembles préoccupée ? As-tu quelque chose à me demander ? Ne crains rien, tout ce que j'ai t'appartient. Disposes-en à ton gré.

—Il y a, mon père, qu'hier soir... Mais non, je vais vous faire de la peine.

Et elle lève vers lui ses grands yeux ombragés de longs cils.

(A suivre)

MONDANITÉS

Une femme ne formule pas la première des souhaits de bonne année à un homme, fut-il plus âgé qu'elle. Elle attend qu'il les lui exprime ; elle peut alors répondre : " Je vous remercie et je vous offre aussi les meilleurs vœux. "

* * * *

Il n'existe aucune règle en ce qui concerne la main et le doigt auxquels est portée par un homme une bague de fantaisie. Cependant, en quelque pays, les hommes engagés par des fiançailles, glissant un anneau au quatrième doigt de leur main gauche, je conseillerai de porter la bague sans signification de ce genre au quatrième doigt ou au petit doigt de la main droite.

* * * *

La disposition de toutes choses dans un salon ressortit beaucoup plus du goût que des convenances... si ce n'est les convenances en tant que commodité. Le piano est toujours un meuble de salon, c'est dans cette pièce qu'on fait de la musique, en général. Le lustre qu'on suspend au plafond peut être ce que l'on veut, mais il vaut mieux l'assortir au style dominant dans le salon où on le place.

Dans une salle pour laquelle on a adopté le style Renaissance, on peut avoir une suspension en cuivre doré, si elle rappelle en son dessin l'époque qui va de François Ier à Louis XIII. Mais on voit plus généralement de hauts flambeaux ou des candélabres sur la table. (Ce n'est pas obligatoire, toutefois). Les plafonds, en leurs peintures, doivent rappeler le style de la pièce.

* * * *

L'étiquette prescrit aux femmes la coiffure en cheveux pour assister à une soirée, à un bal, dussent-elles ne prendre aucune part aux danses. Les douairières seules, j'entends dire les dames âgées, peuvent voiler leur chevelure d'une dentelle. Pour un dîner on se coiffe également en cheveux—sauf pour le cas de vieillesse, comme tout à l'heure. A un déjeuner en ville, on garde son chapeau... qui doit être, alors, joli et de petites dimensions.

* * * *

Une femme mariée signe ses lettres de l'initiale de son prénom et du nom de son mari. Jamais elle ne fait précéder ce nom du mot *femme* ou *épouse* sauf dans les actes, où elle signe du nom de son père, suivi de " femme X..." Par exemple une femme mariée dont le père s'appelle Bertrand et le mari Arnould, signe les actes : " X. Bertrand, femme Arnould. "

Une femme bien élevée—j'entends parler aussi des jeunes filles—ne signe de son prénom tout entier que ses lettres familières ou très amicales—celle-ci adressées à d'autres femmes.

MONUMENT NATIONAL

Succès sur toute la ligne, pour la soirée du 1er février. Salle comble, pièce magnifique, acteurs de premier ordre, on ne peut rien demander de plus. Aussi la direction des soirées de famille compte beaucoup sur le patronage du public pour la représentation du 8 février courant. La pièce à l'affiche est *Le Maître des Forges*, ce succès sans précédent de la scène française. Nos artistes seront à la hauteur de ce drame de grande envergure, et avec M. Laramée et Mlle Reid dans les premiers rôles nous sommes en droit d'espérer un auditoire aussi nombreux que celui de la semaine dernière. Ne manquez pas de voir le chef-d'œuvre de Georges Ohnet. On ne se lasse jamais d'entendre ce drame puissant et d'une si grande beauté, qu'il a été joué pendant des années à Paris avec un succès ininterrompu. Assistez au *Maître des Forges*.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de JANVIER, qui a eu lieu samedi le 3 février, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	19,324	\$50.00
2e	No	15,512	25.00
3e	No	27,960	15.00
4e	No	271	10.00
5e	No	18,237	5.00
6e	No	9,182	4.00
7e	No	39,241	3.00
8e	No	24	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

3	3,624	10,543	14,316	21,811	25,630	32,615
18	3,891	10,911	14,632	22,113	26,116	32,824
153	4,123	11,275	15,525	22,347	27,341	33,141
794	4,217	11,512	16,810	22,564	27,512	33,427
1,215	4,785	11,904	17,460	22,792	28,433	34,040
1,421	5,419	12,121	18,717	23,417	29,247	34,529
1,723	6,312	12,314	19,232	23,616	30,132	35,231
1,982	7,133	12,527	20,141	23,900	30,249	36,720
2,171	7,527	12,935	20,514	24,194	31,920	37,443
2,314	8,181	13,206	20,719	24,523	31,225	38,121
2,517	9,310	13,441	21,233	24,931	31,304	39,039
3,156	10,120	13,764	21,452	25,427	32,419	39,352
3,415	10,312					

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JANVIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

PARTOUT ON FAIT L'ELOGE DU "BROMA"

Le meilleur tonique connu pour les maladies du sang et des nerfs. Faiblesse générale, Constipation, Boutons, Clous, Eczéma, Anémie, douleurs dans les régions du Foie, etc.

Le "BROMA" est encore un tonique supérieur pour les femmes relevant de maladie, les jeunes filles faibles et énervées, les enfants rachitiques et sans vigueur.

Demandez-le à votre marchand de remèdes.

LE MEILLEUR COUP D'APPETIT

Un fait n'est peut-être pas connu, c'est que le Vin des Carmes est le meilleur des apéritifs. Au restaurant ou à l'hôtel, on peut le substituer, non seulement sans crainte, mais avec avantage, à tous les vermouths ou bitters quelconques. C'est un vin stomachique, qui contient tout ce qu'il faut pour ouvrir l'appétit le plus rebelle et, ce qui est encore mieux, pour faciliter la digestion. Les restaurateurs qui ne l'ont pas encore feront bien de l'ajouter à leur répertoire, car il leur sera demandé tous les jours par les connaisseurs.

ALARMANT ET DANGEREUX

Beaucoup de personnes, à la suite de travaux excessifs ou de surmenage intellectuel, perdent l'appétit; il y a déperissement, les forces disparaissent, le visage devient pâle, le sang perd sa belle couleur vermeille naturelle et toutes ses qualités. Il importe de réédier sans retard à un état de choses alarmant et dangereux, - il en agit à se prolonger. Si vous consultez votre médecin, il vous dira que c'est le sang qui fait défaut, qui ne renferme plus les éléments nécessaires et il vous ordonnera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui vous rendront rapidement la force et la vigueur perdue. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte, 3 pour \$1.25, six pour \$2.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse soit aux Etats-Unis ou au Canada en s'adressant à la Pharmacie Baridon, coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.

UNE PERLE

Une des perles de la science humaine, c'est le *Baume Rhumal* qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

—Le sanctuaire de Ste Anne de Beaupré a été visité en 1899 par 120,000 pèlerins, et par environ 5,000 excursionnistes américains et autres.

LA RESSOURCE

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le *Baume Rhumal*, mais nous l'avons.

SI VOUS SOUFFREZ

De la Grippe ou de quelques autres maladies de la Gorge ou des Poumons, prenez le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES." C'est le seul remède qui vous guérira. Conseillez-le à vos amis malades de la Grippe. Se vend partout.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIF BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

DEGOUT INSURMONTABLE

Chez quelques jeunes personnes affectées de pâles couleurs, le tomac manifeste une répulsion extraordinaire pour les aliments et les boissons. Les viandes rouges, les rôtis, les vins quinquina sont l'objet d'un dégoût insurmontable; tandis que les pauvres malades réclament avec instance des aliments doux ou des salades et des sauces aigres, des radis, des pommes pas mûres et d'autres crudités. Dans ces circonstances, il faut simplement faire droit aux exigences de l'estomac qui commande en maître. En même temps, vous ferez prendre à ces infirmes et malades des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui, dans un temps relativement court, rétabliront la santé et feront disparaître les dispositions anormales. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte, 3 pour \$1.25, six pour \$2.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse soit aux Etats-Unis ou au Canada en s'adressant à la Pharmacie Baridon, coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.



Le Type Idéal de l'Homme

Chaque homme se sent fier de son développement physique. Il sent toute l'admiration qu'il provoque et ça lui donne plus de confiance. La force physique est une grande chose, qui provient naturellement de l'électricité animale du corps humain. La plupart des hommes gaspillent cette étonnante puissance par des excès et la dissipation, mais il peut retrouver cette force. L'électricité que produit la

CEINTURE ELECTRIQUE DU DR. SANDEN

est toute leur espérance. Dix mille hommes rendus puissants, la recommandent. Elle donne plus de poigne, une allure plus alerte et rend l'œil plus brillant. Elle développe la vigueur sous toutes ses formes. Lisez le livre du Dr Sanden intitulé: "Trois classes d'hommes," gratis. Venez ou écrivez au

Dr M. SANDEN,

Heures de Bureau:

9 à 6. Le dimanche, 11 à 1.

132 Rue St-Jacques, Montréal.

Avez-vous Vu?

Les Gros Escomptes que nous offrons à notre Vente de Janvier? Des étiquettes de couleurs marquent les différents escomptes, et vous pouvez vous rendre compte du prix vous-même. Par exemple, si vous voyez une étiquette rose attachée à une chaise et que l'étiquette blanche du coût primitif soit marquée \$5.00, vous savez que vous pouvez avoir 40 pour cent d'escompte sur le coût primitif, et vous la payez \$3.00 seulement. C'est simple, n'est-ce pas?

Les Etiquettes jaunes signifient 20 p. c. d'Escompte

Les Etiquettes rouges signifient 30 p. c. d'Escompte

Les Etiquettes roses signifient 40 p. c. d'Escompte

RENAUD, KING & PATTERSON,

652 rue Craig,

Près de la rue Bleury.

2442 rue Ste-Catherine,

Près de la rue Stanley.

GUERISON EXTRAORDINAIRE!

Monsieur WILLIAM PAQUIN, marchand bien connu de PORTNEUF, âgé de 78 ans, souffrait d'une Bronchite depuis 30 ans, guéri par le

"VIN MORIN CRÉSO-PHATES"

Écoutez M. Paquin lui-même: "Dans le temps, dit-il, je pris un gros rhume que je négigeai d'abord de soigner. Ce mal, que je ne croyais que passager, dégénéra en Bronchite. Je ne pus jamais guérir cette maladie. Je souffrais presque continuellement, mais surtout pendant la mauvaise saison. J'avais horreur des jours humides. Je craignais avec raison la bise froide et glacée du nord, il me fallait garder la chambre bien souvent, ne pouvant ni sortir, ni me rendre au magasin. J'étais découragé, mes affaires commerciales en souffraient, ma condition était des plus misérables.

La faiblesse générale que j'éprouvais était devenue inquiétante, je ne pouvais rien prendre, ni me reposer. Souvent j'avais entendu parler du "VIN MORIN CRÉSO-PHATES."

Les journaux en publiaient les merveilles: la renommée vantait sa vertu curative. Un jour j'en eus une bouteille par l'entremise d'un ami. Cette précieuse médecine me fit un tel bien que je ne voulus plus m'en passer. J'aurais fait CENT MILLES pour m'en procurer.

Ma femme et moi étions dans l'étonnement à la vue d'un tel changement. Toutes les personnes venant au magasin étaient fort surprises de me voir si bien guéri. Je garde toujours chez moi de cette excellente préparation. Je ne voudrais jamais démontrer un seul jour sans en avoir.

Je recommande fortement le "VIN MORIN CRÉSO-PHATES" aux personnes prises des poumons.

SE VEND PARTOUT.



La boisson des enfants

C'est l'Eau Minérale

Radnor

Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de choisir un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

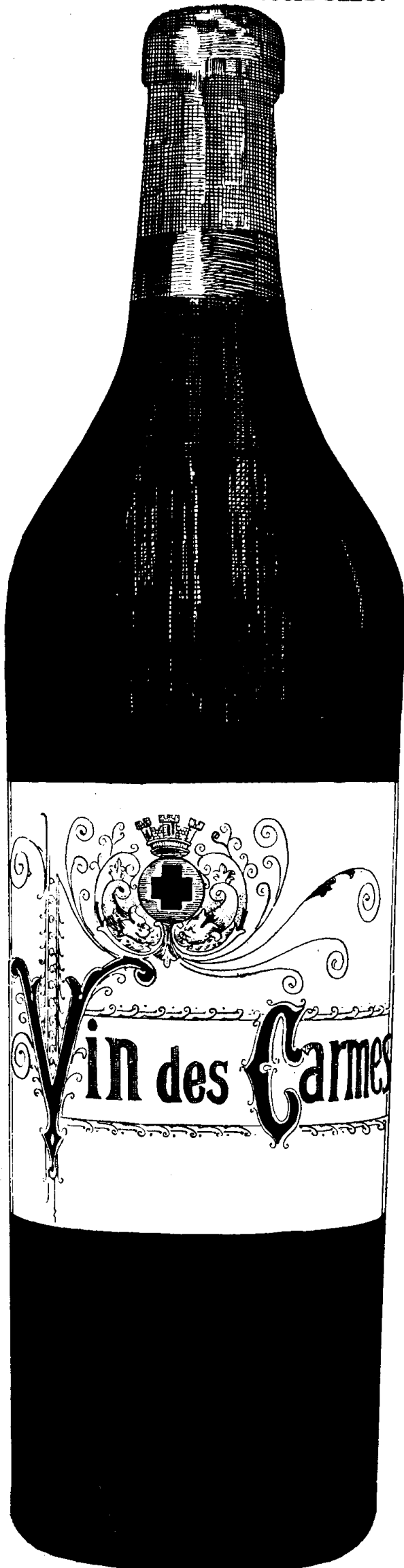
Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,

Montréal

Grandeur Naturelle.



Dans la convalescence de toutes les maladies.

L'anémie.

Les Pâles couleurs.

La faiblesse générale.

Le manque d'appétit.

Les digestions lentes.

Les douleurs dans l'estomac après les repas.

La migraine.

Les brûlements d'estomac.

La faiblesse musculaire, qui produit si fréquemment le manque d'énergie et de volonté.

La constipation, parce que ce vin est un tonique musculaire.

Dans tous les cas de maladies qui causent l'épuisement ou la faiblesse généralisée, etc., etc.

Il est toujours bon de consulter le médecin de la famille, qui connaît exactement le tempérament de la personne et la composition du Vin des Carmes.



Ce vin médicinal est le seul au pays, sur le marché, qui soit réellement connu de MM. les docteurs.



Mis en dépôt chez tous les médecins surtout à la campagne.

MM. les médecins qui n'ont pas encore la composition et leur dépôt du Vin des Carmes nous obligerait en nous le faisant savoir.

Dans les paroisses où il n'y a pas de médecins, nous faisons le dépôt chez un marchand.



Tous les médicaments qui entrent dans le Vin des Carmes sont extraits des végétaux.



Le goût du Vin des Carmes est magnifique, par conséquent on peut facilement l'administrer aux enfants.



Avant de mettre le Vin des Carmes sur le marché du Dominion, nous commençons d'abord par consulter tous les médecins de chaque ville ou village, car nous ne pourrions rien faire sans eux. En même temps nous leur distribuons gratuitement un échantillon avec indication de la composition du Vin.

Nous avons actuellement quatre voyageurs sur la route pour faire cette distribution gratuite à tous les médecins : trois à la campagne, et un à Montréal, dans la personne de M. J. W. Courtemanche, 504 rue Cadieux.



On dit souvent : le Vin des Carmes est cher. Nous l'admettons. Faites s. v. p. cette remarque à votre médecin, lui qui en connaît la composition. Il vous aura bientôt rassuré en disant : Si vous connaissiez comme moi le prix des médicaments qui y entrent, vous ne diriez pas qu'il est cher. Les droits seuls sont de \$1.50 par gallon. Un bon article n'est jamais payé trop cher.



Nous voulons qu'il soit bien compris de tous que nous n'annonçons pas notre Vin des Carmes comme étant un spécifique guérissant toutes les maladies.



Les personnes qui ne digèrent pas le vin en général ne digéreront peut-être pas mieux le **VIN DES CARMES**. Nous avons consulté à ce sujet des médecins d'expérience. Ils nous ont fait connaître qu'une dizaine de grains de bicarbonate de soude (Soda à pâte) dans un verre à patte d'eau corrigerait le défaut de l'estomac qui empêcherait la digestion du Vin immédiatement après les repas.



**A. Toussaint
& Cie**
Québec.

Dépositaires Généraux
au Canada

Succès Inouï!

Sans Précédent à Montréal!

Les foules succèdent aux foules!

Les acheteurs entrent par centaines à la fois. Nos portes se ferment pour faciliter les ventes; cependant chaque client trouve son tour à cause de l'excellente organisation de notre service. Les marchandises que nous offrons à des prix qui eclipsent tout ce qui s'est offert de meilleur marché jusqu'ici à Montréal, nous attirent des acheteurs de partout—de près et de loin, les riches et les pauvres, tout le monde élégant et toutes les classes modestes. C'EST UN SUCCÈS PHÉNOMÉNAL!

Etoffes à Robes

75 pièces de belles et bonnes Ettoffes à Robes brochées et fleuries, assorties de couleurs, valeur 30c, nous les vendrons, la verge..... 15c

115 pièces de qualité meilleure, prix ordinaire 40c, nous les vendrons au prix ridicule seulement de..... 20c

50 pièces, qualité extra, patrons choisis, valant 50c, seront vendues à 25c

Crépon Noir

2500 verges de Crépons noirs, de tous les patrons les mieux choisis, ainsi qu'un lot d'Ettoffes en broché noir, tout laine, seront vendues depuis 25c à \$1.00 la verge; il y en a parmi de \$2.00 la verge. Pas une seule de ces éttoffes à robes ne vaut moins du double du prix demandé.

Avant d'entrer, regardez nos vitrines et examinez bien les prix.

Coupons d'Ettoffes à Robes

500 coupons d'Ettoffes à Robes mis de côté durant l'inventaire seront sacrifiés, c'est-à-dire que nous les vendrons de 10 à 15c la verge.

1 lot de Mousseline de couleur.... 5c

Corsets

25 doz. de Corsets français, les meilleures marques, 25c chacun en montant; il y en a parmi qui ont coûté 75c chaque. C'est presque pour rien.

50 doz. meilleurs, 50 à 75c; il y en a parmi qui ont coûté \$1.75. VENEZ CHOISIR.

Bas

1200 doz. de Bas de cachemire et laine, 15c en montant. Vous achetez pour 25c un beau Bas de cachemire qui vaut partout ailleurs 50c.

[Il est un fait reconnu que ces marchandises sont augmentées de beaucoup, c'est donc le bon temps de vous approvisionner].

Les BRODERIES, DENTELLES, GARNITURES de toutes sortes, toujours à prix réduits.

Coupons de Coton

Plusieurs Caisses de Coton blanc, Coton jaune, coton carrauté, Coton à draps, Coutil, seront vendus à 1c en montant.

1 caisse de coupons de Coton blanc aussi 1 caisse de Batiste de fil à prix réduits.

250 pièces d'Indienne, tous de jolis patrons, couleurs garanties valant 10 et 12c seront vendues au prix de 5c. Chaque client aura droit à 8 verges.

Mouchoirs en Soie

25 doz. de jolis Mouchoirs en soie blanche, valeurs 15c..... 5c Venez les voir.

Epingles, Aiguilles, Broches à cheveux, 1c le-papier.

Couvertures

Couvertures en laine, en flanellette, Couvre-pieds assortis de couleurs à moitié prix.

1 caisse de couvre-pieds blancs Honey Comb, prix partout ailleurs 75c. 48c

Articles pour Messieurs

En grande variété, tel que: Cols, Collets, Corps et Caleçons, Bretelles, Boutons de Chemises, à réduction de prix. Entrez voir.

Les Articles de Modes

Tels que: Chapeaux, Fleurs, Rubans, Plumeaux, seront vendus à 50 pour cent de réduction avant d'entrer le nouveau stock.

200 Manteaux

200 Manteaux et Collettertes, la balance qui nous reste de notre commerce d'automne, seront vendus à 50c dans la piastre. Ne manquez pas cette unique occasion; vous achetez un beau Manteau de \$4.50 à \$10.00 à peu près la moitié du prix qu'ils se vendaient avant les fêtes.

Gratis. Une paire de Gants de Kid, valant \$1.25 donnée gratis à chaque vente d'un manteau de valeur.

100 pièces de Cambrai à carreaux, valeur de 12c pour..... 5c

150 verges de Velours broché, noir, valeur de \$4.00 que nous offrons à 95c.

10 caisses de lingerie nouvelle venant d'être reçue. Sacrifices extraordinaires.

Nous aurions beaucoup d'autres articles à vous offrir vu le manque d'espace, qu'il suffise de vous réitérer de nouveau de ne pas manquer l'occasion de cette vente gigantesque. **RENDEZ-VOUS DE BONNE HEURE.**

1493 Rue Ste-Catherine

Maison **CHEZ** Canadienne **Letendre & Arsenault**

COMME PAR ENCHANTEMENT

Une maladie particulière au beau sexe, la chlorose ou, autrement dit, les pâles couleurs. Cette affection atteint surtout les jeunes filles; elle est caractérisée par une pâleur jaune verdâtre de la peau, avec décoloration des lèvres et des ongles; de la nonchalance physique et morale; de la tristesse; des pleurs sans sujet du mal de tête, des névralgies dans les côtés, dans les flancs, au cœur; des étouffements, des abattements de cœur, etc., etc. Ces maladies causent d'intolérables souffrances, parce que le système nerveux est ébranlé, disparaîtront comme par enchantement au moyen des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard recommandées par les sommités médicales du monde entier. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont en vente dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte, 3 pour \$1.25, six pour \$3.50. Sont expédiées à n'importe quelle adresse, soit aux Etats-Unis ou au Canada, en s'adressant à la pharmacie Bonard, coin des rues St-Denis et Ste-Catherine, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

LA COQUELUCHE

Chez ces pauvres enfants, elle ne résiste pas au *Baume Khamal*.

POURQUOI ?

Pourquoi le Vin des Carmes est-il si recherché des malades et des convalescents? C'est bien simple: avant de le mettre sur le marché ses propriétaires ont commencé par le soumettre aux médecins. Partout où pénètre le Vin des Carmes, à Montréal comme ailleurs, c'est ainsi qu'il procède. C'est avant tout un tonique sérieux.

ET ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

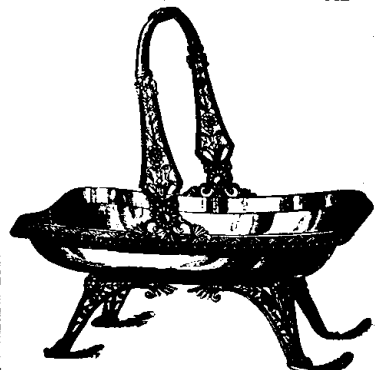
UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR de ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN-ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ANTOINE DÉCARY.

Trente ans de Succès

GURISON CERTAINE en 24 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PÉRIODISATION ni avant ni après du **L. KIRN** par les CAPSULES **L. KIRN** à l'Extrait d'Herbes de FOUGÈRE MÈRE PAIN sans Calomel. M. Kirn se garantit responsable que des Capsules qui portent sa signature.

VERSOLITAIRE Pharm. HANCOCK, 54, Boulevard Edgar-Québec et dans toutes les bonnes Pharmacies.



Vieilles argenteries remises à neuf à prix raisonnables.

"La Royal Silver Plate Co."

Plaqueurs en Or et en Argent

No 40, côte St-Lambert

Tel. No 1: Main 1207

Dr J. G. A. Gendreau
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.
 Heures de consultations: de 9 a. m. à 6 p. m.
 Tel. Bell: Main 2818.

PLUS D'ASTHME
 Oppression, Catarrhe,
 PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
 et la **POUDRE CLÉRY**
 Ont obtenu les plus hautes récompenses
 Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
 Dépôt dans toutes les Pharmacies.

THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE
 La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.
 Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.
100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.
 Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.
 L'économie de l'éclairage s'écrit le prix des lampes en trois mois.
 A VENDRE PAR
The Modern Light
 2116 Ste-Catherine,
 MONTREAL.
 Agents demandés.

HOMMES FAIBLES
 Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
 Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
 Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.
 En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

\$1000.00
 Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge
 DU SUD
 du Dr HARVEY
 Mais nous garantissons un soulagement immédiat. Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes.
 Bouteilles, bonne mesure, 25c.
 CIE DE MEDECINE HARVEY
 424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

La Grande Librairie Fauchille
 1712 rue Sainte-Catherine.

Cette importante maison, vient de recevoir une consignment de tous les grands **ALMANACHS FRANÇAIS**, qui surpassent tout ce qui a été importé en ce genre à Montréal depuis longtemps.
 La maison Fauchille est en correspondance directe avec tout les principales maisons de France et de Belgique.

Almanachs! Almanachs!
 Voici quelques-uns des prix de ces Almanachs: Hachette, 40c, 60c, 90c, et \$1.15; du Drapeau, 40c, (par la poste 45c.) 60c, et 80c. L'on trouve aussi les Almanachs Vermot et Dupont. Les commandes par la poste sont promptement remplies.
 L'Almanach Illustré, 100 gravures; aussi les Almanachs, des Devinettes pour rire, des Calambourgs, des Songes, du Magicien, des Salons, de la Bonne Cuisine, de la Politesse Française, du Farceur, des Gasconnades, des Jeux de Société, etc.
 15 cents chaque et 17 cents par la poste.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY
 ARCHITECTE & EVALUATEUR
 Membre A. A. P. Q.
 No. 146 Rue Saint-Jacques
 MONTREAL.

HOTEL ST-JAMES
 THEO. LANCTOT, Prop.
 VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R. L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

Hémorroïdes
 N'oubliez pas que le seul remède infailible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est
Le Célèbre Onguent Anti-Asaphe
 Du Prof. N. CODERRE
191 RUE BEAUDRY
 Prix 5c et \$1.00. ESSAYEZ-LE.

Monuments Funéraires
 En Marbre et Granit. -- --
 Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --
J. Brunet, Côte des Neiges
 Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Au Feu! Au Feu!
 Le Grand Incendie qui a éclaté dans notre Magasin a causé des **Milliers de Piastres de dommages** Par le Feu, la Fumée et l'Eau
 En face de ces dégâts — des plus évidents — nos assurances ont été réglées pour la pleine valeur, ce qui nous permet d'offrir à vil prix—à des prix incroyables de bon marché—de bonnes, belles et nouvelles marchandises épargnées par l'incendie.
 Il va sans dire que toutes les Marchandises Endommagées seront **Presque données!**
Jamais à Montréal, on n'aura pu trouver, dans une occasion semblable, des Bargains plus Extraordinaires! Des Sacrifices Incroyables à chaque Comptoir sont maintenant offerts aux acheteurs vraiment économes.—PAS DE RÉSERVE!
 Notre Stock de Nouveautés, de Merceries, de Draperies et de Fournitures de Maisons était reconnu comme l'un des mieux choisis et des plus complets.—Vous y trouverez donc du choix.
Tout sera Sacrifié!
 Des étalages entiers de marchandises intactes sont marqués presque aussi bas que les marchandises endommagées!
Arcand Frères, Le vrai Magasin des Familles!
 Coin des rues St-Laurent et l'agauchet'ère.

NOUVELLES A LA MAIN

L'inspecteur Allen rencontre un laitier sur la rue :
 — Votre lait est altéré, lui dit-il.
 — C'est pour ça que je lui donne de l'eau !

Une vieille coquette, insupportable pour ses prétentions à la jeunesse, demanda un jour à M. de Bièvre, dans une société, combien il lui donnait d'années ?
 — Ma foi, lui répondit-il, vous en avez assez sans que je vous en donne d'autres.

— Qui crois-tu, mon enfant, a fait tout ce que tu vois ici, ces forêts, ces plumes, ces ruisseaux ?
 — Je n'en sais rien, M'sieu l'abbé, il n'y a que quinze jours que nous sommes dans le pays.

Au tribunal. — Une irlandaise était traduite en correctionnelle pour sévices envers son mari, lequel ayant dû garder le lit n'avait pu comparaître.
 La femme avait la face tuméfiée, un œil poché, le nez fendu et la tête enveloppée de compresses.
 — Dans quel triste état se trouve cette pauvre femme, dit le juge.
 — Ah ben ! monsieur le juge, s'écria joyeusement l'accusée, que diriez-vous si vous voyiez mon mari !

ESSAYEZ LES " PILULES CARDINALES " DU DR ED. MORIN

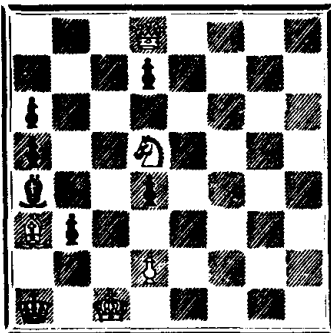
Elles sont incomparables pour les femmes pâles ; les jeunes filles sans énergie et toutes les personnes ayant besoin d'un Tonique supérieur. Se vendent partout.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LES ECHECS

PROBLÈME NO 212
 Composé par M. H. Keidanski
 Noirs. — 7 pièces



Blancs. — 5 pièces
 Les Blancs jouent et se font faire mat en 4 coups

SOLUTION DU NO 211

- | | |
|--|----------|
| Blancs | Noirs |
| 1 D 3 D échec | 1 R 7 C |
| 2 D 3 C R échec | 2 R 8 F |
| 3 D 1 C R échec | 3 R 7 R |
| 4 D 1 D échec | 4 R 6 R |
| 5 D 3 D échec | 5 R pr D |
| 6 P pr C fait T, et quelque coup que jouent les Noirs, le R est pat. | |

Un bienfait pour le beau sexe

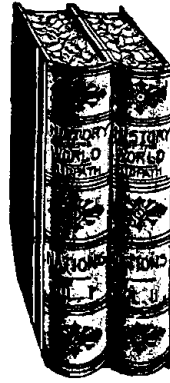
Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
 Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
 L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
 Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

TEL. BELL EST 846.

Dr Jos. Versailles, L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

No 393, rue Rachel

COIN ST-DENIS

MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
 Séchoirs à Rideaux.
 Ustensiles de Cuisine, tous genres,
 Peintures préparées,
 Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
 Escabeaux grands et petits.
 Machines à Laver et Tordeurs.
 Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER

6 rue St-Laurent.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, 62 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignés par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

187 et 148 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

13456

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, **MERCREDI, LE 21 FEVRIER 1900,**
 Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4,500
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 20
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
999 " "	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée — donnez-lui "DORMOL" — ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

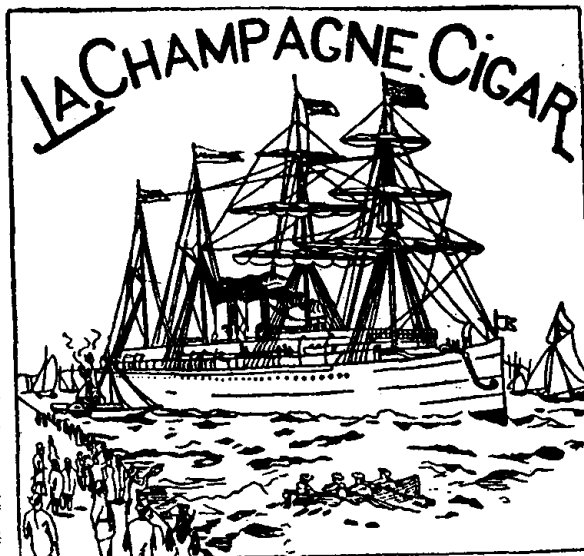
IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,668

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Elle n'est plus ici, répondit un homme à la voix rude.—Page 163, col. 3

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Pendant deux jours, elle erra aux alentours de la prison : mais elle ne tarda pas à comprendre que cette place se trouvait activement surveillée. La rencontre qu'elle y fit de Robert, rencontre qui pouvait amener pour elle non moins de trouble que de dangers, la dissuada de s'établir aux environs de Saint-Lazare.

Elle se croyait obligée de laisser la place libre à la mère, qui cherchait à voir son fils à travers les barreaux de la fenêtre donnant sur la rue de Paradis.

Cependant Mme de Civray se trouvait impuissante à sauver Henri. Elle possédait de l'or, des diamants, et loin de s'en servir, elle devait les cacher, car ils eussent constitué un danger, tandis que Jeanne, vivant de son travail, n'inspirerait de défiance à personne.

Elle fuyait les abords de Saint-Lazare, poursuivie par le regard accusateur de Cécile, quand au tournant d'une rue, deux chevaux effrayés, ruant dans leurs brancards, firent subitement reculer le véhicule, et arrachèrent un cri d'épouvante à une jeune et jolie blonde qui se trouva brusquement prise entre la charrette et la muraille.

Le léger panier qu'elle portait roula sur le pavé, et

son inquiétude se doubla de la pensée du dommage qu'allait lui causer la négligence du charretier, qui venait de s'éloigner de ses chevaux.

Jeanne comprit vite le danger. D'un bras vigoureux elle repoussa la charrette, soutint la jeune fille, releva lestement le linge qui venait de rouler dans le ruisseau, et elle en remplit le panier.

—Voici, lui dit-elle, je ne dirai pas le malheur réparé, mais votre esprit plus tranquille.

—Tranquille ! fit la jeune fille, je reportais ce linge à une pratique, et le voici dans un bel état. Tout est à recommencer par la faute de ce charretier brutal. Mais cela ne se passera pas ainsi. Je suis une brave citoyenne, vivant de mon travail. Je réclamerai devant l'autorité. Il faudra bien qu'on me paie le dommage. Si je ne cherche querelle à personne, je ne souffre pas davantage qu'on me nuise. Vous témoignerez pour moi !

—Appuyez-vous sur moi, dit Jeanne en lui offrant son bras.

La blanchisseuse accepta l'offre de Jeanne, qui prit le panier.

Le charretier, maugréant, fut maintenu par la

foule qui prenait parti pour les deux jeunes filles, et l'on gagna la prochaine section.

Là, il fallut s'expliquer.

—Voilà, citoyen, dit la blanchisseuse en tirant de sa poche une carte de civisme : Je me nomme Rose-Thé, je demeure dans la rue de la Loi, on me connaît pour ma conduite. Ce garçon a failli m'écraser, et il a renversé dans le ruisseau le linge que je portais à mes pratiques. Voyez dans quel état il se trouve. Je devrai passer la nuit à le laver et à repasser... Du linge blanc comme neige, des gilets de piqué éblouissants, des jabots comme aucune repasseuse n'en plissa jamais... Il faut que j'aie du talent dans ma partie, puisque ce linge appartient au citoyen Robespierre et ces bonnets à Eléonore Duplay... Si vous ne me rendez pas justice, je cours chez l'incorruptible Maximilien, et je lui explique ce qui vient de se passer.

—Combien demandes-tu ? dit l'un des membres de la section que le nom de Robespierre impressionnait.

—Mille livres en assignats, répondit Rose-Thé, et j'y perdrai.

Le charretier jura qu'il ne possédait pas la somme et Rose-Thé exigea qu'on emmenât le délinquant en prison, faute de mieux.

La petite blonde quitta la salle de la section, un peu calmée par l'impression favorable que sa vue et son récit venaient de produire sur les citoyens qui l'avaient vue et écoutée.

—Voulez-vous bien venir chez moi ? dit Rose-Thé à Jeanne.

—Certes, répondit celle-ci.

—Ce n'est pas loin, d'ailleurs... Vous êtes vraiment bien bonne pour moi...

Jeanne et Rose-Thé parlèrent peu durant le trajet. La petite blanchisseuse gagna la maison qu'elle habitait, gravit un escalier sombre et ouvrit la porte d'une chambre meublée avec assez de goût.

—C'est gentil chez moi, n'est-ce pas ? dit Rose-Thé ! Je savonne et je repasse dans les deux autres pièces. Je veux que mes pratiques me trouvent coquettement installée, cela leur donne confiance.

Jeanne s'occupait à tirer du panier le linge maculé.

—Il ne s'agit pas seulement de laver tout cela, reprit Rose-Thé, les rubans de la citoyenne Duplay ne peuvent plus servir, et je ne saurai pas refaire les nœuds de son bonnet.

—Qu'à cela ne tienne, répondit vivement Jeanne, je suis lingère.

—Vous ! cela se trouve joliment bien ! Alors vous consentez à m'aider ? La plupart des ouvrières à qui j'aurais pu demander ce service sont au Champ-de-Mars, où l'on fait je ne sais quelle cérémonie.

—Nous n'en aurons pas pour longtemps, dit Jeanne avec un sourire.

La pauvre fille voyait dans l'accident dont Rose-Thé venait d'être victime un moyen de trouver tout de suite un abri et peut-être une amie.

Avec une bonne grâce charmante et une rapidité tenant du prodige, Jeanne trouva chez Rose-Thé les outils dont elle avait besoin pour son travail. A mesure que la blanchisseuse réparait le désordre de la citoyenne Duplay, fille du menuisier chez qui logeait Robespierre, Jeanne attachait des rubans, chiffonnait des cocardes.

On entendait à la fois dans la petite chambre le bruit mat du fer heurtant la table et le son plus léger des ciseaux de Jeanne.

En même temps que les outils s'agitaient, les jeunes filles jasaient. Rose-Thé, jeune et jolie blonde aux cheveux frisés, avait des yeux gris, riant et doux, une taille ronde, la voix gaie comme celle d'un oiseau, la démarche alerte. Son caractère était aimable et bon. Jamais Rose-Thé n'avait nui à quelqu'un. La Duplay avait été l'amie de sa mère, c'est à ce souvenir qu'elle devait la pratique et la protection de Robespierre.

Elle perdit sa mère avant que celle-ci pût lui apprendre la prière, car on pria encore quand elle vint au monde, et les qualités de l'enfant ne purent se développer faute d'un souffle qui les fit s'épauvrir.

—Si vous lez, dit Rose-Thé à Jeanne, nous

rons ensemble reporter mon ouvrage. Vous verrez Robespierre. On assure qu'il est un grand homme ; tout ce que je sais, moi, c'est qu'il est joliment difficile à satisfaire. Jamais ses gilets ne sont assez blancs, et ses jabots assez finement plissés. C'est le plus coquet des membres du gouvernement. Pouvez-vous m'expliquer cette minutie dans les choses de la toilette, cet amour des couleurs tendres, des fleurs, de tout ce qui est gai, joli, brillant, et ce besoin de condamner à mort de pauvres gens coupables de ne pas aimer ce gouvernement-ci ?

— Vous ne l'aimez donc pas, vous ? demanda Jeanne tout en nouant un ruban au bonnet de la fille du menuisier.

— Oh ! voyez-vous, je suis patriote parce que la citoyenne Duplay m'a répété que c'était mon devoir, mais jamais je ne dénoncerai un aristocrate, jamais je n'aiderai à emprisonner un grand seigneur.

— Vous avez bon cœur, dit Jeanne.

— Il me semble que vous ne l'avez pas mauvais non plus, répliqua Rose-Thé ! C'est très courageux ce que vous avez fait pour moi sans me connaître.

— Je remplissais mon devoir, dit Jeanne.

— Oh ! je ne crois pas que l'on soit obligé de risquer sa vie pour le salut d'autrui. Un tour de roue de plus, et vous étiez morte.

— Vous vous trompez, Rose-Thé, on le doit.

— Eh bien ! franchement, je n'en aurais pas le courage.

— Qu'en savez-vous ? demanda Jeanne. Vous êtes-vous jamais trouvée assez malheureuse, assez abandonnée pour souhaiter que Dieu vous permit de mourir en accomplissant une action louable ? Avez-vous assez souffert pour ne plus tenir à la vie ? D'ailleurs, dans les instants dont vous parlez, on ne s'appartient plus. Un souffle de générosité nous pousse, et nous cédon à un sublime instinct.

Rose-Thé parut songeuse.

— Personne ne m'a jamais parlé comme vous, dit-elle. Je n'éprouve pas tout ce que vous sentez, je ne saurais donc aussi bien le dire, mais il me semble que vous avez raison.

— Vos bonnets sont finis, dit Jeanne en se levant.

— Vous partez ? demanda Rose-Thé, avec une sorte d'effroi ! Alors vous êtes pressée de me quitter ?

— Moi ! personne ne m'attend. Je suis une orpheline.

Ecoutez, dit Rose-Thé, si vous êtes seule au monde, je vous dois la vie, et je ne me consolerais jamais de ne pas faire quelque chose pour vous. Moi aussi, je suis orpheline... Si, jusqu'au moment où vous aurez trouvé une situation convenable, vous voulez demeurer ici, nous nous associerons, et peut-être augmenterons-nous notre commerce et doublerons-nous nos profits.

Jeanne se leva et tendit les deux mains à la blanchisseuse.

— Est-ce sincère ce que vous me dites là ?

— Oui, répondit Rose-Thé, et je vous assure que vous me ferez grand plaisir en acceptant.

— Eh bien ! fit Jeanne, j'accepte. Jusqu'à ce que ce que vous avez trouvé pour moi une situation lucrative chez un des membres du comité du salut public, gardez-moi. Je me dévouerai à vous, et je vous aimerai... Que direz-vous à vos amis pour leur expliquer ma présence ?

Rose-Thé regarda Jeanne avec plus d'attention :

— Je répondrai de vous, dit-elle, et, s'il le faut, je vous conduirai chez la citoyenne Duplay en disant que vous êtes mon ouvrière.

Une heure plus tard, un petit lit était dressé pour Jeanne dans la chambre de repassage. Et, ce soir-là, Jeanne se coucha donc en remerciant Dieu avec effusion.

La vie qu'elle mena avec Rose-Thé fut tout ce qu'elle en pouvait attendre. Jeanne travailla avec d'autant plus d'ardeur qu'elle tenait à ne point rester à charge à sa compagne.

Rose-Thé conduisait Jeanne chez ses clients, et s'efforçait de la rendre populaire dans son quartier. Il vint même un moment où Jeanne ne craignit plus de faire les courses de sa compagne. Son amie, à qui elle dit avoir perdu sa carte de civisme, lui en fit don-

ner une parfaitement en règle, et il devint possible à Jeanne de rôder dans tous les quartiers avoisinant la prison. Elle eut même un jour la pensée d'aller voir une de ses anciennes pratiques, Mme Roucher, qui prenait chez elle sa lingerie, avant que l'arrestation du comte de Civray l'eût obligée à vendre sa boutique. Elle savait que le poète se trouvait en prison à Saint-Lazare, que le comte Henri était son compagnon de captivité, peut-être, en causant avec Mme Roucher ou sa fille, apprendrait-elle quelque chose.

Il faisait une belle soirée, et Jeanne se glissa dans les rues comme une ombre.

Elle venait d'entrer dans la rue des Noyers, quand elle vit sortir de la maison de Mme Roucher deux femmes dont la tournure la frappa, bien qu'elles fussent enveloppées dans des mantes cachant à la fois leur taille et leur visage.

Un soupçon traversa l'esprit de la jeune fille : elle le repoussa, tant l'idée qui venait de l'assaillir lui parut étrange et impossible.

Jeanne monta l'escalier de Mme Roucher.

Celle-ci avait toujours fait grand cas de Jeanne. Ignorant quelles causes l'avaient décidés à fermer sa boutique de lingère, elle crut que la tempête révolutionnaire avait perdu la clientèle des *Trois-Grâces* et causé la ruine de la jolie marchande.

Eulalie manifesta surtout une grande joie en voyant Jeanne.

— Comment, c'est vous, Jeanne ! s'écria Eulalie, je vous croyais loin de Paris, pis que cela même, peut-être incarcérée. Lorsque je me suis présentée au magasin des *Trois-Grâces*, j'y ai trouvé Réséda, petite personne assez suffisante qui, d'un air pincé, m'a répondu qu'elle manquait absolument de vos nouvelles.

— En effet, répondit Jeanne, qui poussa un soupir de soulagement, en voyant que Mme Roucher ignorait comment elle était partie de son magasin, chassée en quelque sorte par la vindicte publique, j'ai cédé ma boutique, mais je travaille toujours, et je viens vous demander de me conserver votre clientèle. Je partage mon logement avec une jeune blanchisseuse, qui fréquente bien un peu les puissants du jour, et vous savez, Mademoiselle, ce que sont les puissants ; mais elle est une bonne fille, je lui ai rendu un faible service dont elle me garde une profonde reconnaissance, et chez elle, je suis en sûreté.

— Mme de Loizerolles, son mari, son fils, ont été arrêtés ensemble. Nous connaissons cette famille depuis longtemps. Les goûts littéraires du lieutenant du baillage, et de son fils François, les rapprochaient de mon père. Quelles charmantes soirées nous avons passées ici, tandis qu'André Chénier nous lisait ses vers... Les Loizerolles, me dit mon père, ont trouvé beaucoup d'amis à Saint-Lazare : Mme de Bruissant, Mlle de Coigny, le comte Henri de Civray...

Le cœur de Jeanne se mit à battre avec violence, mais elle le contint à deux mains, et garda le courage de ne pas lever les yeux.

— Tandis que mon père, François, André Chénier font des vers, que chaque gentilhomme s'efforce d'oublier le lieu qu'il habite et le destin qui le menace, M. de Civray s'enfonce, paraît-il, dans une tristesse croissante. Ce n'est point la peur de la mort qui le bouleverse, car il paraît, au contraire, que chaque jour, à l'heure de l'appel des prisonniers, il s'élançait vers l'homme chargé de lire la liste fatale, et ne s'éloigne qu'après avoir entendu prononcer le dernier nom. On dirait qu'il éprouve une déception en ne s'entendant pas nommer. Il fuit plutôt qu'il ne recherche ses compagnons d'infortune ; le seul dont il aime la compagnie est un prêtre vieilli dans le sacerdoce. Mon père semble regretter beaucoup de ne pas pas connaître davantage M. de Civray, il se sentait pour lui une véritable sympathie.

Jeanne garda le silence, elle se sentait étouffer. Henri vivait. Il regrettait de vivre, il appelait la mort comme une délivrance, mais il vivait ! Rien n'était perdu, tant qu'il resterait à la malheureuse fille l'espoir de le délivrer.

Elle resta quelque temps avec Eulalie, se fit remettre différents objets, et elle se levait pour partir quand la porte du salon, dans lequel Jeanne se trou-

vait avec Mme Roucher, s'ouvrit subitement, et Mme de Civray entra.

Le bruit de la porte avait fait retourner les deux jeunes filles, qui se trouvaient en pleine lumière, tandis que Mme de Civray et sa nièce restaient dans l'ombre.

La comtesse laissa échapper un cri d'épouvante ;

— Vous ici ! malheureuse ! fit-elle en s'avancant vers Jeanne, vous ici ? Y a-t-il encore de l'argent à gagner et des proscrits à vendre... Mademoiselle, poursuivit la comtesse, en s'adressant cette fois à Eulalie, j'ai traité cette créature comme ma fille, en récompense de mes bienfaits elle a détruit l'avenir et le bonheur de ma famille... Je l'ai aimée jadis presque autant que je chéris Cécile, cette misérable a vendu le secret de la retraite mon fils.

Eulalie se recula instinctivement.

— Ne croyez pas cela, Mademoiselle ! dit Jeanne en joignant les mains, ne le croyez pas ! Des circonstances terribles, fatales, m'accusent ; la vérité sera connue un jour... Madame la comtesse, vous ne serez convaincue de mon innocence que le jour où je mourrai pour sauver monsieur Henri ! Eh bien ! s'il vous faut cette preuve, vous l'aurez... Vous l'aurez, je vous le jure !

Elle resta un moment les mains tendues vers Mme de Civray, mais la comtesse se recula contre la muraille. Cécile aurait voulu pouvoir interroger Jeanne ; elle se sentait portée à la croire innocente, mais la passion maternelle de Mme de Civray l'aveuglait assez à cette heure pour que toute tentative d'explication devint inutile.

Les yeux de Jeanne se tournèrent vers Mademoiselle Roucher, Eulalie lut dans ce regard une incomparable douleur, elle n'y trouva la trace d'aucune faute.

— Me chassez-vous aussi, Mademoiselle ? demanda Jeanne.

— Lorsque tant d'innocents montent chaque jour sur l'échafaud, répondit Eulalie, qui oserait affirmer la culpabilité de quelqu'un ?

— Mademoiselle, dit la comtesse de Civray, il ne nous reste plus qu'à vous remercier de votre hospitalité, et à quitter ce toit où nous fûmes aimées, protégées ; notre secret ne nous appartient plus ; demain vous seriez compromise, et nous nous verrions arrêtées... De l'heure où cette créature a franchi votre seuil, nous sommes condamnées à ne jamais vous revoir. Tant qu'Henri vivra, j'espère son salut et je me croirai obligée de me garder à lui.

— Insultez-moi, foutez-moi aux pieds, dit Jeanne, qui se releva superbe d'indignation et rayonnante d'innocence. Moi aussi, je dois vivre, lutter et vaincre. Un jour, un jour qui est proche, madame la comtesse, vous serez à mes pieds comme tout à l'heure j'étais aux vôtres. Vous me supplierez de reprendre près de vous la place qui m'est ravie, vous m'offrirez davantage encore, et je refuserai tout ! tout, entendez-vous ! A mon tour, je me montrerai implacable. De cette Jeanne qui se fût fait tuer à votre service, vous avez broyé le cœur sans pitié, sans remords. Cette fois vous avez oublié votre devoir de chrétienne. Je tâcherai, moi, de me souvenir du mien. Voulez-vous connaître à cette heure pourquoi vous n'avez rien à craindre, et pourquoi je n'ai pas trahi votre fils ? Je vais vous le dire, car il faut bien que mon cœur crie avant de se briser... Le comte de Civray a souhaité faire de moi sa femme, nous avons grandi ensemble et son amitié fraternelle se changea vite en un sentiment plus tendre. Le jour où vous le comprîtes, Mlle Cécile était là, et vous lui destiniez la place que j'avais conquise... Alors vous me renvoyâtes de Civray... renvoi adouci, pensiez-vous, par vos bienfaits... Hélas ! vous vous êtes grandement trompée... Ce ne fut pas votre volonté qui m'éloigna du château, mais ma conscience... J'aurais pu entamer avec vous une lutte dont infailliblement je serais sortie victorieuse, et je ne l'entrepris pas... Je masquai mon visage, j'éteignis le son de ma voix, je calmai les battements de mon cœur, et, quand votre fils me supplia de lui révéler ma pensée, de lui dire si ses vœux me trouvaient indifférente, je jouai une horrible comédie, je feignis une froideur mensongère, et me condam-

nant à un long martyre, je quittai Civray après lui avoir dit : — Je ne vous aime pas ! — Je mentais, Madame, je mentais ! J'aurais consenti à rester au château en qualité de servante pour le voir encore. Je partis pour Paris et son souvenir me suivit dans mon exil ; cinq ans entiers se sont écoulés depuis que mes yeux, voilés de pleurs, virent disparaître les tourelles de Civray, et cette douleur persiste, elle me poursuit, elle me dévore... Rappelez-vous, rappelez-vous mon trouble, lorsqu'à Paris vous êtes venue me prier de cacher M. Henri dans ma pauvre maison... Ses sentiments trop longtemps refoulés menaçaient de s'éveiller avec une ardeur nouvelle, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas accueillir à cette heure l'hommage que jadis j'avais repoussé. Ah ! madame ! en me soupçonnant d'avoir trahi le comte, vous m'avez fait autant de mal que j'en avais eu en le repoussant pour vous prouver ma reconnaissance... Et ce n'est pas tout ! Non, Madame, ce n'est pas tout... Vous aviez voulu dans l'intérêt de votre fils le rapprocher de celle qui fut sa sœur d'adoption ; l'épreuve fut trop forte pour son cœur, les souvenirs du passé se réveillèrent. Menacé de tous côtés par la mort, il me supplia de devenir sa femme, et je refusai encore. Je refusai ! Et, en acceptant son offre, si j'avais eu soif de vengeance comme vous le supposez, je triomphais dans mon orgueil et ma tendresse... Mon devoir parla cette fois encore plus haut que la tentation. Mais, Madame, l'épreuve fut presque au-dessus de mes forces... Et, c'est à l'heure où je me sacrifiais, à l'heure où le comte Henri m'offrait son nom, sa fortune, que je l'aurais vendu pour cinq cents livres ! Allons donc ! est-ce possible ? Si vous doutez, interrogez votre fils... Je sais bien qu'on a jeté quelques pièces d'or sur ma table, qu'on a produit une lettre dans laquelle ma signature se trouvait habilement contrefaite... Qu'est-ce que cela, je vous prie, quand je pouvais d'un mot toucher au but de mon rêve ? Votre fils a cru que je l'avais trahi parce qu'il s'est vu repoussé ; mais qu'au prix de tout ce que je possède, de ma vie même, je pénètre dans la prison, que je lui crie la vérité que le désespoir vient d'arracher du fond de mes entrailles, et vous verrez si un seul jour, une seule heure, il me soupçonne encore ! Le comte de Civray, dédaigné, a pu me soupçonner ; le comte Henri, certain de ma parole, me tendrait encore un anneau de mariage.

Jeanne n'attendit point l'effet produit par ses paroles ; elle redoutait trop que sa présence chassât Mme de Civray de l'hospitalière demeure de la femme de Roucher. Sa main convulsive pressa les doigts tremblants d'Eulalie, puis elle s'élança hors de la chambre.

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse, en soulevant le corps inerte de Cécile, cette enfant vient de s'évanouir !

En effet, Cécile ne doutait plus, elle ; une terrible, une subite lumière s'était faite dans son esprit ; les paroles de Jeanne l'avaient convaincue ; mais en même temps elle acquiesçait une terrible certitude : son cousin ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais aimée. Les projets de madame de Civray ne recevraient point d'accomplissement, même si le comte échappait à l'échafaud, et ses rêves à elle, ses jeunes rêves de dix-huit ans, venaient de s'effeuiller sous un vent d'orage.

Madame de Civray se mit à sangloter près de Cécile.

— Je t'en prie, lui disait-elle, reviens à toi ! rouvre les yeux ; tout ce qui aujourd'hui nous attriste s'aplanira dans l'avenir.

Mais tout en couvrant de baisers le front de sa nièce, Mme de Civray ne pouvait s'empêcher de tressaillir en se rappelant les paroles de Jeanne. Car, cette pauvre fille disait vrai ; quand elle souffrait le martyre, on l'accusait d'un crime ; à l'heure où elle se dévouait, un odieux soupçon venait la flétrir.

Comment réparer maintenant un passé douloureux ? Que dire ? Qu'entreprendre ? Mme de Civray aurait voulu avoir Jeanne près d'elle ; lui parler longuement cœur à cœur ; la remercier de la force qu'elle avait montrée, la supplier de garder le même courage, lui répéter qu'elle lui rendait à la fois sa confiance et sa tendresse. La pauvre femme eût pleuré dans les bras de celle qu'elle avait aimée, et ses baisers lui eussent fait du bien. Mais Jeanne était partie. Quand revien-

drat-elle ? Mme de Civray la reverrait-elle même jamais ?

Lorsque Cécile, un peu remise de son émotion, se fut retirée dans sa chambre, la comtesse de Civray demanda à Eulalie :

— Jeanne ne vous a-t-elle point laissé son adresse ?

— Pardon, Madame, la voici : elle habite avec une jeune blanchisseuse, rue de la Loi ; voyez ce que Jeanne Raimbeaud a écrit.

— Dieu merci, fit Mme de Civray, je pourrai la revoir.

Elle cacha l'adresse dans sa robe et entra dans la chambre de Cécile, qu'un violent accès de fièvre venait de saisir.

Pendant ce temps, Jeanne regagnait la rue de la Loi.

Une rougeur ardente colorait ses joues ; son pouls battait avec force. Elle monta l'escalier en courant, et tomba sur un siège avant d'avoir la force de prononcer une parole.

— Comme tu as couru ! lui dit Rose-Thé.

— Oui, répondit Jeanne, j'ai couru.

— Quelqu'un t'a-t-il effrayée, que tu sembles si émue ?

— Non, dit Jeanne, le désir de rentrer me poussait, voilà tout.

— Aurais-tu donc flairé une bonne nouvelle ?

— Une bonne nouvelle, pour moi ?

— Pourquoi pas ? J'ai la mémoire fidèle, ma bonne Jeanne, et je comprends qu'il faut aimer ses amis pour eux, et non pour soi. Nous gagnons ici le nécessaire, cela est vrai, mais plus la République monte, plus les affaires baissent. A force de devenir purs, les citoyens deviennent malpropres. Les tricoteuses ne s'occupent guère d'avoir des cornettes soignées, et sous les carmagnoles on ne voit pas souvent de linge blanc. Il y a des hauts et des bas dans le métier ; si l'on savait où cela s'arrêtera, ce ne serait rien. Mais on parle de couper cent mille têtes... Plus tard on décimera toute la France, qui sait ! Avec la guillotine en permanence on fait du chemin. Je me tirerai toujours d'affaire, grâce à Eléonore Duplay ; mais toi, ma petite Jeanne, tu pourrais bien ne plus avoir de nœuds de rubans à faire.

— Je le sais, dit Jeanne.

— Le jour où je manquai d'être écrasée rue Honoré, tu me témoignas le désir d'entrer en qualité d'officieuse dans une bonne maison... Eh bien ! je t'ai trouvée une place... J'ai reporté tantôt les gilets de Maximilien Robespierre, tandis que tu te rendais rue des Noyers. L'incorruptible n'y était pas, mais quelqu'un l'attendait avec Eléonore... Ce personnage parlait de sa femme, de ses enfants, se plaignait de n'avoir plus d'officieuse, et priait la citoyenne de lui en trouver une.

Je me suis alors avancée.

— Citoyen, ai-je dit, j'ai ton affaire : une fille de vingt-trois ans, active, adroite, qui saura soigner les enfants et habiller ta femme. Je ne crois pas qu'elle se montre exigeante pour la question d'argent. Quant à sa moralité, j'en réponds.

Le citoyen partit d'un éclat de rire :

— La caution de Rose-Thé, fit-il.

— Certes, repris-je, et elle vaut mieux que bien d'autres. J'ai figuré dans les fêtes de la Pudeur, et ma réputation est incorruptible comme celle de Robespierre. Au surplus, si mon amie ne te convient pas, c'est un cadeau que je ferai à quelque autre de mes pratiques.

— Au contraire, répondit-il, envoie-la-moi ce soir, si tu le peux.

Et voilà pourquoi je t'ai dit : Tu as une place.

— Et c'est ? demanda Jeanne anxieuse.

Rose-Toé lui tendit l'adresse sur un petit papier.

— Là ! fit Jeanne, c'est là que tu m'envoies ?

— As-tu peur ? demanda Rose-Thé en regardant sa compagne.

Jeanne se jeta dans les bras de Rose-Thé :

— Je t'ai sauvé la vie, dit-elle, nous sommes quittes.

— Non pas ! Je garde le droit de me montrer reconnaissante.

— Faut-il m'y rendre tout de suite, dans cette maison ?

— Avant ce soir, du moins.

— Je vais préparer mon paquet, dit Jeanne.

Jeanne plaça précipitamment le peu de linge et d'effets qu'elle possédait, car elle avait fui sa boutique en y abandonnant la plus grande partie de son trousseau.

Quand tout fut prêt, elle s'assit sur une chaise, resta un moment silencieuse, puis elle serra Rose-Thé dans ses bras.

— Si nous ne devons pas nous revoir, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il vous fasse heureuse. Dans tous les cas, croyez-le, vous m'avez rendu le plus grand service qu'une pauvre créature, comme moi, pouvait recevoir en ce monde.

Elle prit son paquet à la main, descendit lentement l'escalier, et se dirigea vers l'adresse indiquée.

Le lendemain, dans la journée, une femme échevelée au visage pâle trahissant une distinction parfaite, se présenta chez la petite blanchisseuse de la rue de la Loi et demanda la citoyenne Jeanne Raimbeau.

— Elle n'est plus ici, répondit par une fenêtre un homme à la voix rude, elle est maintenant officieuse chez Fouquier-Tinville.

— Fouquier-Tinville ! répéta la femme en noir avec épouvante.

— Lui dirai-je que vous êtes venu la demander ? Vous plairait-il de m'apprendre votre nom, citoyenne ?

— Rien ! rien ! Ne lui dites rien ! fit la dame en deuil.

Elle rabattit sur son visage le capuchon de sa mante, et descendit les escaliers en trébuchant.

— Mon fils est perdu ! murmura-t-elle, perdu par ma faute !

CHAPITRE XV

L'OFFICIEUSE

Jeanne ne se dissimulait aucune des difficultés qu'elle allait rencontrer, afin de remplir convenablement l'emploi qu'elle acceptait. Sacrifier sa vie n'eût rien été en comparaison de la torture journalière à laquelle la pauvre fille allait être en proie. Il lui faudrait mentir à toute heure, masquer son visage, vivre au milieu d'hommes de sang, dont un mot, une signature, pouvaient envoyer le comte de Civray à l'échafaud. Réussirait-elle dans son projet, apprendrait-elle chez l'Accusateur public assez de secrets pour arriver à son but, ne se créait-elle point une illusion généreuse ? Jeanne se demandait tout cela en se dirigeant vers la demeure de Fouquier-Tinville.

L'Accusateur public se trouvait au tribunal à l'heure où Jeanne y entra. Elle fut introduite par une lourde créature bouffie et blême, préposée au soin de la cuisine, et qui confectionnait pour le magistrat des plats succulents.

Les terroristes étaient loin de s'en tenir au brouet des Spartiates, et tandis que les murs de toutes les prisons de Paris regorgeaient de victimes et retentissaient du bruit des sanglots, dans bon nombre de petites maisons, situées à peu de distance de Paris, on donnait de joyeux soupers où les convives se couronnaient de roses.

L'officieuse chargée de la cuisine fit entrer Jeanne dans une pièce richement décorée, où toutes les élégances du dix-huitième siècle se trouvaient réunies.

La citoyenne Fouquier-Tinville, vêtue de blanc coiffée d'un bonnet de dentelles orné d'une cocarde tricolore, enseignait à un de ses enfants une sorte de catéchisme révolutionnaire. Elle était encore belle, et rien ne semblait plus effrayant que d'entendre sortir de cette bouche fraîche les terribles principes qu'elle s'efforçait d'enseigner à ses fils.

Le regard vif de la citoyenne Fouquier-Tinville inspecta rapidement toute la personne de Jeanne. Peut-être la trouva-t-elle un peu trop jolie, mais la gravité du visage de la jeune fille corrigea ce défaut.

— Écoutez, lui dit Mme Fouquier, mon ancienne coiffeuse s'appelait Véronique, cela me dérangerait

d'apprendre un autre nom, vous convient-il d'hériter de celui-là ?

— Parfaitement, citoyenne, reprit Jeanne.

— Que savez-vous faire ? Rose-Thé, qui vous a recommandée, a grandement loué votre mérite.

— Il faudra peut-être en rabattre, citoyenne, mais vous serez contente de moi. Je sais coudre, coiffer, je passe pour une lingère habile, et je ferai vos toilettes au besoin.

— Combien voulez-vous gagner ?

— Ce que gagnait Véronique.

— Fort bien, dit la citoyenne Fouquier-Tinville ; je reçois ce soir, vous trouverez une robe blanche dans un cabinet de toilette. Attachez-y des nœuds rouges. Vous me coifferez ensuite.

Jeanne salua et sortit.

L'épreuve n'avait pas été aussi difficile qu'elle l'aurait pu craindre ; avec une rapidité de coup d'œil qui était une des qualités de cet esprit droit et sagace, Jeanne se rendit compte de la disposition des pièces composant l'appartement.

Le grand salon de réception communiquait avec la pièce servant de bureau à l'Accusateur public. Une tenture dissimulait une autre porte — celle de la cuisine, — porte qu'il devenait aisé d'entr'ouvrir sans crainte d'être vu, si l'on voulait écouter ce qui se disait dans le cabinet du magistrat.

Cette pièce renfermait une bibliothèque assez riche, occupant un des panneaux ; le second était garni d'un immense cartonier d'acajou, dont les vingt-quatre tiroirs portaient des lettres rouges d'une dimension énorme. Dans ces cartons s'entassaient les dossiers des prisonniers que devait examiner le sinistre fonctionnaire de la République. Non loin d'un bureau sacramental réservé à Fouquier, il s'en trouvait un plus petit devant lequel travaillait un secrétaire.

Celui-ci s'appelait Marcus. Il arrivait avec le jour, et ne sortait jamais avant dix heures du soir.

Pendant quinze heures, il restait courbé sur sa triste besogne, dépouillant des dossiers, expédiant des lettres, dressant des listes de suspects, auxquelles succédaient des listes de condamnés.

Jeanne l'aperçut au moment, où, feignant de se tromper, elle ouvrit rapidement la porte du cabinet de travail.

Leurs regards se croisèrent.

Marcus Siccard avait vingt-cinq ans, une haute taille, des membres musculeux. Ses cheveux foisonnaient et frisaient sur son front dénotant de l'intelligence, tandis que le développement du bas du visage trahissait une obstination contre laquelle devaient disparaître tous les obstacles. Des regards ardents luisaient sous des sourcils sombres. La bouche épaisse, rouge et sensuelle, était grande ; le nez fin et droit corrigeait une partie de ce que ce visage trahissait de violence.

Marcus posa la plume sur son bureau, et regarda Jeanne.

Celle-ci passa tranquille, froide, et sortit par le grand salon.

— Voilà une officieuse qui me semble inquiétante, murmura Marcus.

Il se replongea dans son travail, tandis que Jeanne rassemblait les rubans et les dentelles devant servir à l'ornementation de la robe de la citoyenne Fouquier.

Au bout de deux heures, cette toilette était un chef-d'œuvre.

— En vérité, Véronique, dit la citoyenne Fouquier-Tinville, Rose-Thé ne m'avait point exagéré vos mérites. Si vous coiffez avec goût, et si vous m'habiliez de même, je ne pourrai, en toute justice, vous donner le même prix qu'à la sotte fille que vous remplacez. Je doublerai la somme.

— La citoyenne a le temps de songer à ce détail, dit Jeanne, en dénouant les cheveux de sa maîtresse.

Elle les frisa, les étaga en boucles savantes, les couvrit d'un bonnet de dentelle de la forme de ceux dont l'histoire pare Charlotte Corday, et quand la femme de l'Accusateur public se trouva prête, elle ne put retenir un sourire de contentement.

— Voilà qui est parfait ! dit-elle.

Quant à Jeanne, elle ne put s'empêcher de frissonner. Ces rubans rouges, sur cette robe blanche, lui

faisaient l'effet de taches de sang.

Pendant les quelques jours qui suivirent, elle acheva de gagner les bonnes grâces de sa maîtresse ; les enfants la trouvèrent douce et complaisante. Elle les attirait près d'elle comme si le contact de ces jeunes êtres la reposait un peu. Tout le jour, dans cette maison, où femme et enfants étaient jeunes et beaux, on n'entendait parler que d'assassinats, d'exécutions, d'arrestations. Au moins les enfants gardaient une naïveté qu'une éducation précoce ne leur avait point encore enlevée. Des sentiments tendres restaient dans leurs âmes. Jeanne et eux se comprenaient. Après les avoir attirés, elle espérait en faire d'innocents complices.

Du reste, Jeanne ne tarda point à prendre dans toute la maison une sorte d'influence à laquelle chacun céda sans le savoir.

Minerve, la lourde cuisinière de Fouquier-Tinville, avait été jusqu'alors chargée de nettoyer le bureau de son maître. Elle s'acquittait peu ou mal de ce soin, dérangeait les papiers, ou, si on l'avait grondée pour ce fait, elle cessait de promener le plumeau sur les tables. Jeanne lui vint en aide un matin, et Minerve prit l'habitude de céder à Jeanne cette partie de sa tâche. D'abord celle-ci agit avec une grande circonspection. Elle parcourut des yeux les feuilles éparses, les lettres commencées, les listes à demi complètes. Quiconque, à cette heure matinale, l'aurait surprise dans le bureau de Fouquier-Tinville, eût sans doute été surpris de la voir prendre des notes rapides. Le soir, à son tour, Jeanne écrivait. Tantôt elle prévenait par un billet laconique une famille devenue suspecte, de chercher un nouveau gîte ; tantôt elle indiquait dans quelle prison se trouvaient un père, une sœur, une mère. Elle confiait ces lettres à des commissionnaires qu'elle avait l'art de découvrir, et joignait une pièce d'argent à sa lettre.

Jamais aucun de ceux qu'elle sauvait de la sorte ne se douta de qui lui venait un avertissement salutaire, sa conscience et Dieu lui suffisaient.

Le cabinet de toilette de la citoyenne Fouquier, contigu à la cuisine, était devenu l'atelier de Jeanne, elle y passait une partie de ses journées. L'oreille au guet, elle connaissait chaque bruit de la maison. Quand elle se croyait certaine de ne point être dérangée, elle quittait sa place, se dirigeait vers la cuisine se rapprochant de la porte, et s'efforçait d'entendre ce qui se disait dans le cabinet de l'Accusateur public.

Un matin, il lui sembla vaguement reconnaître la voix de l'interlocuteur de Fouquier-Tinville.

Celui-ci parlait haut, d'un accent méprisant et courroucé ; le second personnage répondait humblement. On devinait, en l'écoutant, qu'il se faisait petit devant le terrible fonctionnaire :

— Pourquoi m'avez-vous demandé une place d'Observateur de l'Esprit public, si vous ne savez la remplir ? Je vous ai enrôlé parce que vous avez promis de remettre entre les mains de la justice du peuple deux femmes, deux ci-devant, dont la fortune pourrait aider au soulagement de familles patriotes tombées dans la misère. Sans cela, avions-nous besoin de vous ? Bien plus, quand nous vous avons ouvert les rangs des Observateurs, nul acte de vous ne méritait encore cette prérogative. Vous n'aviez donné aucun gage de votre civisme. Prenez garde ! je pourrais croire que votre situation actuelle sert tout simplement à masquer des intentions liberticides. Votre titre vous protège jusqu'à cette heure ; mais, si d'ici à trois jours, vous ne nous avez pas livré un certain nombre d'ennemis de la nation, je me souviendrai que vous avez été au service des ci-devant Civray, et je vous enverrai rejoindre à la prison Lazare l'héritier de cette famille.

— Citoyen, répondit l'homme que Fouquier menaçait, j'ai tout lieu de croire que la mère et la cousine du prisonnier, dont vous parlez, habitent la rue des Noyers, par deux fois, je les ai rencontrées dans ce quartier. Le matin du jour où le peuple, suspectant Hannibal brisa les volets de son cabaret, je venais de reconnaître ces deux femmes dans les pauvres servantes du marchand de vin. Le tapage des patriotes les effraya, elles se sauvèrent, et depuis...

— Depuis, tu n'as rien trouvé.

— Paris est si grand.

— Je t'ai donné trois jours, ajouta Fouquier-Tinville.

— Je vous réponds, d'ici là, d'avoir fourni des preuves de mon zèle. Je suis sur la piste d'un prêtre, logé dans les combles d'une maison que je soupçonne de servir d'asile à des fanatiques venant pour assister à la messe. Si d'un seul coup je faisais arrêter curé et ses fidèles, cette capture-là vaudrait bien celle des deux femmes.

— Sans nul doute.

— Me vaudrait-elle de l'avancement ?

— Un avancement immédiat.

— Citoyen, je vais le mériter.

Jeanne, avec des précautions infinies, réussit à entrebâiller la porte, et au moment où l'Observateur de l'Esprit public allait sortir, elle aperçut son visage.

— Robert ! murmura-t-elle, je m'en doutais.

La porte fut refermée, et Jeanne regagna sa place en chancelant.

— Ainsi, dit-elle, je le trouverai sans fin sur ma route, poursuivant de sa haine celles que je m'efforce de sauvegarder, celui dont j'ai entrepris de racheter la vie, même au prix de la mienne. Mme de Civray n'est plus en sûreté dans la maison de sa nouvelle amie ; elle en doit sortir au plus vite, aujourd'hui avant ce soir, s'il est possible. Mais Robert, qui soupçonne déjà la présence de la mère d'Henri dans la rue des Noyers, va surveiller tout le quartier ; s'il m'y rencontre, par hasard, je suis perdue. Il me suivra, me dénoncera, et le but que je poursuis ne sera jamais atteint. Il faut les prévenir, cependant ; comment m'y prendre ?

Jeanne réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

— Rose-Thé me servira d'intermédiaire, dit-elle ; Rose-Thé n'est pas suspecte ; elle est bonne fille, et le culte qu'elle professe pour la République ne la pousserait jamais à dénoncer des femmes. Pourvu que je puisse la rejoindre.

L'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville se mit à fourrager dans les tiroirs d'un chiffonnier, puis prenant un amas de fichus et de bonnets légèrement défraîchis :

— Il me semble, dit-elle, que tout ceci aurait grand besoin des soins de la blanchisseuse. Si la citoyenne le permet, je lui porterai ce petit paquet ; en revenant je passerai chez la fleuriste, afin de commander des bouquets pour ce soir.

— Vous pensez à tout, Véronique. Tenez, prenez ce bijou et faites-moi le plaisir de le garder.

La jeune fille le regarda, et laissa échapper un cri. C'était une toute petite guillotine en or, qu'à cette époque il était à la mode de porter en guise de médaillon. On la glissait dans un ruban rouge qui, lié autour du cou, imitait la ligne sanglante du couperet.

— Merci, dit Jeanne, je m'en parerai ce soir.

— Je serais bien aise en même temps de te voir quitter cette robe sombre. Rien n'attriste une maison comme les vêtements de deuil.

— J'ai perdu mes parents... balbutia Jeanne.

— A ce compte, dit la citoyenne Fouquier avec un sourire, tout Paris serait en deuil, et cependant tandis que mon mari et ses amis protègent la République contre ceux qui la veulent abattre, et suppriment les ennemis de la Révolution, les femmes vraiment patriotes respirent d'autant plus que la nation triomphe et que l'on supprime ceux qui s'élevaient contre elle.

— Je ne possède pas d'autre robe, reprit Jeanne.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)